

ΕΘΝΙΚΟ ΚΑΙ ΚΑΠΟΔΙΣΤΡΙΑΚΟ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΑΘΗΝΩΝ
Φιλοσοφική Σχολή
ΤΜΗΜΑ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΛΟΓΙΑΣ
Τομέας Γαλλικής Λογοτεχνίας / Ιστορίας του Γαλλικού Πολιτισμού

Π.Μ.Σ. Γαλλική Γλώσσα και Φιλολογία
Κατεύθυνση: Γαλλικής Λογοτεχνίας

La prostituée en tant que figure maternelle dans *La Vie devant soi* de Romain Gary

Διπλωματική εργασία Μεταπτυχιακού Διπλώματος Ειδίκευσης στις
Ελληνογαλλικές Σπουδές στη Λογοτεχνία, τον Πολιτισμό και τη Μετάφραση
Κατεύθυνση : Λογοτεχνία Πολιτισμός

που κατατίθεται και υποστηρίζεται από τον κ. Νικόλαο Τσώνη

Υπό την εποπτεία των: Αναπληρωτή Καθηγητή , κ. Δημήτριο Ρομπολή
Αναπληρώτρια Καθηγήτρια, κα. Ελένη Τατσοπούλου
Επίκουρη καθηγήτρια, κα. Μαρία Σπυριδοπούλου

Αθήνα

Σεπτέμβριος 2021

La prostituée en tant que figure maternelle dans *La Vie devant soi* de Romain Gary

Introduction.....	4
Romain Gary	5
1.Sa vie et ses œuvres	5
2. La figure maternelle dans la vie et dans l'œuvre de Gary.....	15
2.1 L'ascendant d'une mère possessive	15
2.2 La figure maternelle dans <i>La vie devant soi</i> et <i>La promesse de l'aube</i>	19
3. La transformation d'une ex-prostituée en une figure maternelle	22
3.1 Les types de la prostitution	22
3.2 De la courtisane à la fille publique	25
3.3 La figure de la prostituée dans le cadre littéraire et artistique.....	27
3.4 Comment Momo a transformé Madame Rosa en figure maternelle	31
4. La contribution de Madame Rosa dans la formation de Momo	35
4.1 Les caractéristiques de Madame Rosa en tant que mère	35
4.2 Belleville, mosaïque de cultures.....	37
4.3 La relation entre une juive et un musulman	40
4.5 Le parcours initiatique de Momo	41
5. Gary et la Grèce	45
Conclusion	46
Bibliographie.....	49

Introduction

Romain Gary, par le biais de sa plume devient une source d'inspiration qui nous plonge dans un monde d'amour, de dévouement et de contrastes. « Il faut aimer », « J'ai vécu », sont deux devises sur lesquelles Romain Gary a construit son œuvre et sa vie. *La vie devant soi* est une ode à la condition de la femme et de la maternité, une preuve de reconnaissance de la part de Romain Gary devant le sacrifice de sa mère qui a inculqué en lui les valeurs du respect et de la dignité. En tant qu'admirateur de son œuvre, nous devenons témoins de cette figure emblématique qui mérite l'honneur de chaque être humain. La façon dont Madame Rosa aime Momo ainsi que la connaissance de son passé ont éveillé le besoin d'honorer le statut de la figure maternelle.

Nous allons essayer de briser les codes de la société d'aujourd'hui et de montrer comment une femme qui exerce le métier de la prostitution tout au long de sa vie peut incarner le statut de la mère. *La vie devant soi* sert de base pour esquisser le portrait de Madame Rosa et révéler les traces d'amour qui se cachent dans son âme. Nous porterons un regard attentif sur Momo et le lien qui va se tisser avec sa mère adoptive. Un petit enfant qui subit des épreuves formatrices et devient responsable de lui-même et de sa mère. En poursuivant, notre chemin, nous allons faire allusion à Belleville, berceau de la diversité culturelle, à travers la relation entre la mère juive et l'enfant musulman. La prostitution est la pierre angulaire de notre enquête et nous tenterons d'indiquer sa contribution dans le monde littéraire et artistique en remontant à Zola, à Maupassant et à Goncourt. La place de la courtisane et de la fille de la rue dans la société vont contribuer à la description du portrait de la prostituée. La transformation d'une ex-prostituée en une figure maternelle, ainsi que le revirement de l'opinion sociale sur le statut de la prostituée, constituent le principal enjeu de notre recherche. Nous porterons un regard tendre et humain sur une femme qui avait exercé le métier de la prostitution en même temps elle avait conscience de son rôle fondamental, celui de la maternité. Cette recherche rend justice à la femme et au statut de la maternité en se penchant sur l'œuvre grandiose de Romain Gary.

Romain Gary

1. Sa vie et ses œuvres

Romain Gary, a fait de sa vie un voyage continu vers la réalisation de la promesse maternelle. Dès l'aube de sa vie commence le destin d'un « bâtarde de la steppe russe »¹, d'un homme qui cherchait son identité tout au long de sa vie et d'une âme touchée par le sacrifice de l'existence maternelle et blessée à cause du manque de l'amour paternel. La figure maternelle, thème auquel nos yeux seront rivés, constituait un élément formateur dans sa vie. Même le lieu où Roman Kacew a vu le jour était un élément qui préoccupait une grande partie du monde littéraire. Gary, à travers ses créations littéraires, plus précisément à travers *La promesse de l'Aube*, doutait de son identité et s'affirmait russe. Gary a vu le jour à Wilno, capitale actuelle de la Lithuanie, en 1914. « Né aux confins de la steppe russe d'un mélange de sang juif, cosaque et tartare »², Roman Kacew incarnait la combativité et l'aventure. La présence des pseudonymes, le lien fort avec sa mère et l'envergure de son portrait d'enfant constituaient une preuve de traumatisme et de vide sentimental. Des blessures causées par une vie d'aventure, d'exil, de sacrifices et de rêve. Un chemin qui commence par la douleur et abouti à la réalisation de ses visions, une réalisation effectuée grâce à l'appui de la France. Multiplier les masques, telle était alors l'obsession de ce séducteur aux mille visages, consul de la France à Los Angeles et mari de l'écrivain Lesley Blanch et par la suite de Jean Seberg. À travers ses œuvres, nous devenons témoins de sa vie et de sa conception du monde : « Mes premiers souvenirs d'enfant sont un décor de théâtre, une délicieuse odeur de bois et de peinture, une scène vide, où je m'aventure prudemment dans une fausse forêt »³ Un artiste qui interprétait le destin de sa vie sous un aspect romanesque et spirituel en essayant de trouver les réponses de cette quête incessante.

La misère et l'antisémitisme vont obliger Roman et sa mère à mener une vie d'errance en se déplaçant plusieurs fois. Une vie pleine d'obstacles marquée par la volonté de survivre, de connaître et de tenir la promesse de l'aube. Une mère, Mina, qui met tout en œuvre pour permettre à son fils de réussir, de pouvoir conquérir le

¹ R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Éditions Gallimard, 1976, p 120.

² R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 77.

³ *Ibid.* p 42.

monde et d'être en mesure de défendre ses principes. La France était pour la mère de Gary la patrie inconnue, le rêve à réaliser, la terre où son fils pourrait devenir un grand homme : « Regardez un pays que vous ne connaissez pas dans les yeux de votre mère, apprenez-le dans son sourire »¹. Le seuil pour frôler le destin d'auteur et de diplomate fut la France. La preuve fut le prix de composition française que le jeune Roman a remporté au lycée. L'inspiration et l'aura spirituelle française commençaient à pénétrer dans l'univers de Gary. Il faut indiquer le fait que Roman Gary en 1935 est naturalisé français et parvient immédiatement à publier deux nouvelles en revue. Bien sûr, ses études à la faculté de droit à l'université d'Aix-en-Provence et les premiers pas dans la littérature apportaient un nouvel air chez Gary mais la guerre qui constituait une nouvelle tournure pour l'humanité préoccupait sa vie. Son engagement militaire fut un engagement contre l'antisémitisme et l'occupation allemande mais pour Gary ce fut à la fois un défi à relever afin de prouver qu'il méritait de porter les valeurs françaises. Cette mission accomplie avait honoré la France et l'âme de sa mère.

Malgré l'humiliation que son examen de sortie lui apporte, il rejoint la France libre et tente de répondre à l'injustice qui lui a été faite à travers son abnégation au Front. Il parvient à devenir capitaine de l'escadrille Lorraine et le fait d'être naturalisé, de se sentir minoritaire et faible lui donne le motif de défendre soi-même : « Je suis sans rancune envers les hommes de la défaite de 40. Je comprends fort bien ceux qui avaient refusé de suivre de Gaulle »². Ces mots illustraient le but de son œuvre qui visait à défendre les faibles de ce monde tout en faisant preuve d'humanité. Malgré les obstacles de la vie militaire il parvient à devenir un homme brave et humble. La reconnaissance en tant qu'officier, la Croix de guerre et le titre du Compagnon de la Libération ont fait de lui un vrai héros français qui a porté haut les couleurs de la nation. En 1945, il reçoit la Légion d'honneur titre que peu de citoyens français ont eu l'honneur d'obtenir. Il faut bien mentionner qu'il a été un des cinq survivants de l'escadrille de la France libre Lorraine avec laquelle il avait combattu sur les fronts de Libye, d'Abyssinie et de Syrie. Dans son œuvre *La nuit sera calme* il écrit : « je les ai terriblement aimés, ces gars-là. C'était la première fois que je m'insérais dans quelque chose, et ce n'était pas de la tarte, de la manipulation politique : c'était ça ou

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p.115.

² M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, 2015, P.10.

l'esclavage ».¹ Nous apercevons que son engagement militaire a éveillé en lui-même le sentiment d'un homme digne et fier de sa contribution.

Sa vie artistique se mêle à sa vie politique. Deux carrières, celle d'écrivain et de diplomate, qui tracent un destin glorieux. Nous faisons allusion à un homme qui, par l'existence de ses multiples vies cherche toujours à se réinventer. Un homme qui, à travers son humour et son regard tendre envers l'humanité, constituait la fresque d'une époque intense sur laquelle soufflait un vent de liberté. Une liberté contestée par la guerre et en même temps par les attentes de sa mère. Deux axes différents qui sillonnaient l'envie de se battre pour se délivrer et prouver que la force humaine peut surpasser tous les obstacles. Par le biais de son œuvre, Gary s'efforce d'interpréter son univers et éprouve du respect pour la nature humaine qui se bat contre les lois du temps. Il sentait qu'il y avait une mission à accomplir, celle d'un homme qui devait défendre le statut de la femme et de l'humanité entière. Comme un homme qui se tenait tout seul dans la tempête de la réalité. Selon ses croyances, le mensonge avait un goût douceâtre d'impuissance et dans la plupart de ses œuvres se trouvait le côté de la vérité des choses : « Lutter pour un monde où il n'y aurait plus d'abandonnés »². Cette devise constitue une réponse à la question que nous pouvons nous poser concernant ses choix littéraires. Aux yeux du monde, Gary voyait les sacrifices de sa mère et de chaque femme qui luttait contre les souffrances de la vie. Gary entame son voyage artistique alors même qu'il était au front, en rédigeant *Forest of Anger*, œuvre publiée en anglais en 1944. D'emblée, nous devenons témoins d'une des caractéristiques de l'œuvre de Gary. Il écrit indifféremment dans deux langues, français ou anglais en optant pour le français et se traduisant souvent lui-même : « C'est ainsi que la première nouvelle de mon roman « *Education Européenne* » fut écrite à bord du navire qui nous emportait vers les combats du ciel africain »³. D'après ses propos, nous nous réfèrons à un écrivain qui trouve un abri dans sa spiritualité grâce à son don littéraire. Au moment, où la bataille était à son comble et lorsque la mort guettait la vie, son premier roman faisait son apparition. Dans l'aube mauvaise de septembre, mouillée de pluie et de sang, où le regard n'arrivait pas jusqu'au ciel, Gary peut créer un chef d'œuvre qui parvient à nous emporter. Nous imaginons la force spirituelle que Gary possédait, une force intime insaisissable qui le rendait

¹ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, 2015, p.11.

² R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 235.

³ *Ibid.* p. 404

universel. Son premier roman est dédié à la mémoire de son camarade de guerre, de la France Libre, Robert Colcanap, choix qui fait preuve d'une âme sensible qui n'a jamais oublié ceux qui ont contribué à sa consécration. Sur ses origines juives, sa jeunesse et ses exploits au cours de la guerre, Gary ne cessera de réinventer une réalité-fiction qui est à la source de son œuvre. La guerre et l'injustice qui touchaient les innocents de ce monde préoccupaient Gary et il n'a pas hésité à montrer sa déception à travers sa plume : « Le monde où souffrent et meurent les hommes est le même que celui où souffrent et meurent les fourmis : un monde cruel et incompréhensible »¹. L'expérience de sa vie militaire et politique lui a permis de contempler les multiples visages du monde. Les fourmis et les hommes, tout être vivant, tout être qui souffre, qui veut respirer paraît étouffé par l'humiliation avilissante du visage atroce de la guerre. La vie constituait pour lui un combat à ne pas abandonner, une lutte pour assurer la dignité qui se cachait au fond de nous-mêmes. Nous verrons en entrant dans l'univers d'une âme humiliée par les cicatrices du passé, celle de Madame Rosa, un écrivain qui met en cause le statut de la vie. Au lieu même de prononcer des remerciements après avoir reçu son premier prix Goncourt pour son œuvre *Les racines du ciel*, il pousse un cri de protection pour l'humanité. Il était triste de constater que l'idéal de liberté et de dignité humaine qu'il défendait dans son œuvre étaient menacées. Avec cette première œuvre Gary se mettait en corrélation avec son temps, en même temps que Tulipe anticipait maladroitement le rapport que le public avait avec l'histoire douloureuse de la guerre. En plus, *Le grand vestiaire*, avec Luc Martin, un adolescent qui posait la question de la survie après la guerre et de l'épuration, avait inspiré Gary pour le personnage de Momo dans *La vie devant soi*.

En retracant la vie de ce bâtard, nous devenons des voyageurs prêts à relever ses multiples visages cachés à travers ses pseudonymes et ses aventures. Sa carrière de diplomate l'amenait souvent à voyager, en étant porte-parole de la délégation française à l'ONU. À bord du paquebot *Liberté*, Gary arrive en Amérique, en faisant encore un pas vers la réalisation de cette promesse donnée à l'aube de sa vie au plus important héros de son existence, sa mère : « Je voulais venir à Los Angeles depuis des années, je considère que c'est le poste rêvé »². Une vie de rêve, sous les palmiers de la Californie, loin de la steppe russe, de ces moments de douleur et d'exil. Ce jour

¹ R. Gary, *Education Européenne*, Paris, Editions Gallimard, 1956, p. 282.

² K. Spire, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Editions Gallimard, 2021, p.19.

de mars 1956, sur Western Avenue, trois cents Français de la Californie du Sud et des Américains francophiles honoraient le consul général. La Californie du Sud ainsi que Los Angeles lui rappelaient Nice, le berceau de son enfance : « c'est une ville qui plonge vers la mer, et le climat et les gens y sont tout aussi merveilleux »¹ précisait Gary. Un sentiment qui remontait aux traces du passé, de sa vie et de Nice, lieu qui apportait l'odeur de cette première rencontre avec le pays l'a aidé à tenir sa promesse. Bien sûr, Gary poursuit ses projets littéraires et pendant son séjour à Los Angeles, parvient à terminer l'œuvre qui lui a offert le premier prix Goncourt, celle intitulée, *Les racines du ciel*. Œuvre publiée au-début sous le titre *Education Africaine*, choix que Michel Gallimard avait rejeté. Œuvre qui mettait le point sur la protection de la nature de l'homme et de sa personnalité à travers le personnage de Morel. Gary, portait un œil méfiant sur l'importance de ce prix : « C'est absolument ridicule qu'on ne puisse avoir qu'une seule fois ce prix. Si vous êtes primés et que dix ans plus tard vous écrivez un livre encore meilleur, ne méritez-vous pas d'avoir une deuxième fois le Goncourt ? »²

Sa vie est marquée par l'errance grâce à son métier et par la volonté d'imposer ses valeurs tout en défendant son âme. Ce livre a pu toucher Charles de Gaulle et Gary lors de sa visite à La Paz avait le sentiment de passer à côté de l'Histoire. Sa plume a pu emporter un grand homme de l'Histoire, tâche inouïe, ce qui prouve l'immensité du talent de Gary. D'après ses propos : « En lisant, j'ai été saisi tout de suite par le courant. Je me félicite qu'il m'ait emporté. »³ Le Général lors de leur rencontre en 1957 lui avait posé la question sur Morel et sur ce qu'il était devenu après le Goncourt. Les attentes de sa mère gaulliste trouvaient une réponse grandiose. Cet homme, doté d'un charisme insaisissable, poursuivait son allure littéraire en menant une carrière marquée par une alternance de rencontres et de malentendus avec la critique et le public. Gary cherchait la provocation qui semblait pour lui une règle d'écriture.

En faisant allusion à ses premiers pas, il faut bien ajouter l'appui d'André Malraux qui fut l'un des rares écrivains avec lequel Gary avait entretenu une correspondance. *La condition humaine* de Malraux devient une source d'inspiration pour le jeune étudiant : « Votre humour et votre gentillesse de gentilhomme sont la marque

¹ *Ibid.* p. 36

² *Ibid.* p. 77

³ *Ibid.* p. 113

d'une nature que le destin accorde rarement aux grands écrivains. Je vous remercie une fois de plus d'être Malraux. »¹ Il a même voulu que le prix Nobel soit rendu à André Malraux. Gary, partageait aussi son amour de l'aventure avec Albert Camus en lui annonçant ses projets et ses voyages. Camus et Gary ont grandi dans la misère, ils ont été élevés par des femmes héroïnes, marqués par le manque de l'amour paternel. Pendant la guerre, ils ont mené une lutte clandestine tout en dénonçant la violence et le dogme du stalinisme : « Camus et Gary empruntent le même chemin entre espoir et désespoir, exaltation et mélancolie »².

Gary malgré le fait qu'il soit devenu célèbre grâce aussi à son parcours politique, pensait tout au long de sa vie à sa mère et à cette promesse qui lui donnait la raison d'écrire. Au Mexique, enfermé dans sa chambre d'hôtel il : « rembobine le film de son histoire, de son enfance dans les faubourgs de Wilno aux rangs de la France libre, de ces années de pauvreté et d'humiliation. »³ Ces images douloureuses le secouaient et les mots de sa mère revenaient à son esprit. Écrire pour Gary était un devoir, une raison d'exister et de respecter son passé. La diplomatie lui imposait parfois des règles, des contraintes, ce qui lui donnait envie de se refugier dans la littérature, monde d'évasion et de liberté. À ce moment il décide de se livrer à une œuvre qui retrace enfance. *La promesse de l'aube* fut une œuvre consacrée à sa vie, à ses moments formateurs surtout à cette femme qui incarnait pour lui la figure de l'humanité. Il lui arrivait d'éprouver le sentiment de la fuite, du besoin de réexaminer sa situation tant dans sa carrière que dans sa vie littéraire. Romain Gary avait écrit dans *Preuves* : « La vérité est peut-être que je n'existe pas. Ce qui existe, ce qui commencera à exister un jour, ce sont mes livres, quelques romans, une œuvre, si j'ose employer ce mot. Tout le reste, c'est de la littérature. »⁴ Gary, essayait de marcher sur un chemin de dualité, partagé entre ses aspirations littéraires et la charge de sa fonction. La diplomatie l'a aidé à structurer sa pensée et à déterminer le but de son œuvre.

Un élément qui a marqué l'évolution de son art reste le choix des pseudonymes, choix qu'il a essayé d'interpréter à plusieurs reprises dans sa vie. *L'homme à la colombe* sous le pseudonyme Fosco Sinibaldi constitue le début d'une série de pseudonymes. Sa fonction d'employé du Quai d'Orsay comme porte-parole à l'ONU

¹ K. Spire, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Editions Gallimard, 2021, P. 96.

² *Ibid.* p. 172

³ *Ibid.* p. 182

⁴ *Ibid.* p. 187

l’obligeait à falsifier son identité. En plus, nous remarquons dans son œuvre une tentative de mystification mais son œuvre a pris une tournure d’impasse, ce qui a rendu l’usage d’un autre nom impératif. L’échec de la publication d’*Europa*, roman auquel Gary fut très attaché, l’incite à inventer un nouveau pseudonyme afin qu’il ne soit plus lui : « Je me suis inventé, imaginé, pensé par un tout autre personnage que moi-même »¹. (Degoulet, 2015, p. 14)

Nous verrons en poursuivant la quête du monde secret de Gary, que tout au long de sa vie il a voulu jouer le rôle de *je est un autre*. Pour lui, le masque devient une des conditions de la vérité. Le plus connu de ces pseudonymes était Émile Ajar et selon ses propos Émile Ajar représentait la facette secrète de son existence : « Quelqu’un a une identité, un piège à vie, une présence d’absence, une infinité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Émile Ajar. Je m’étais incarné. »² Le choix d’écrire ce livre sous ce titre tout en consacrant une œuvre à l’exploration de l’univers d’Ajar est la preuve de l’importance de ce nom fictif. Pour Gary, la question de l’identité jouait un rôle fondamental, étant donné son passé, ses racines et son statut familial en raison de l’absence paternelle. Au début de ses pas littéraires sous le rideau du pseudonyme, Gary a tenté d’illuminer son choix en faisant allusion à la signification de son nom de famille, « Gari » signifiant « brûle » à l’impératif et « Ajar » en russe, signifiant « braise ». Sous ce nom, il a écrit quatre de ces romans ce qui donne à ce pseudonyme de l’envergure. Romain Gary pourrait être comparé à Arthur Rimbaud : « Je me suis toujours été un autre. » Il se doutait de son existence, de son héritage et tentait de trouver la réponse à sa quête de la vérité. Dans son livre, « *Pseudo* » nous devenons témoins d’un être qui souffre d’hallucinations dès son plus tendre âge, qui se bat pour relever le défi de la peur de se dévoiler pour défendre ses racines : « Il est également que j’ai des problèmes avec ma peau, parce que ce n’est pas la mienne : je l’ai reçue en héritage. »³ Nous sommes en train d’esquisser le portrait d’un auteur qui se cherche soi-même, qui doute même de son visage et ce sentiment s’éprouve par la voie du pseudonyme. Ajar, pourrait être la barrière devant cette vague de célébrité qui tout d’un coup est apparue dans sa vie. Des spécialistes et ceux qui font ce voyage dans l’univers de Gary, se trouvent en face d’une lutte intime. Ses peurs, ses hallucinations, sa méfiance du monde face aux

¹ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, 2015, p. 15.

² R. Gary, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 50.

³ *Ibid.* p. 13

propos de sa mère qui exigeaient de lui un comportement fier et digne. La scène où sa mère lui a donné une place qu'il avait peur de la défendre revenait en lui à chaque fois qu'il décidait de se cacher derrière le rideau de la vie. Ce moment douloureux a contribué à sa formation morale en lui inculquant la bravoure et l'audace. Gary se justifie encore une fois dans la *Vie et mort d'Émile Ajar*, court texte publié après sa mort : « J'étais las de l'image Romain Gary qu'on m'avait collée sur le dos depuis la soudaine célébrité qui était venue à un jeune aviateur...revivre être un autre fut la grande tentation de mon existence. »¹

Gary, à travers son œuvre, voulait démontrer les problèmes posés par l'histoire dans l'âme et l'esprit de l'homme moderne. La conception du temps a joué un rôle important dans la formation de son art. La substitution du mot *amour* et du mot *âme* au *mythe* constitue une approche que nous devons appliquer à l'œuvre de Gary. Il préférait que son livre soit un abri où les hommes puissent retrouver leur bien intact. *Le trésor de la mer Rouge* fut un récit de voyage publié dans *France-Soir*, où il décrit sa rencontre avec une fille arabe qui représentait pour lui une extraordinaire connaissance : « Toute l'histoire de l'Arabie dans les yeux d'une petite fille tout ce qui demeure vivant et invincible là où la mort et le temps croient avoir fait leur œuvre d'oubli. »² Le temps pour Gary reflétait son passé, ses désirs et surtout portait un regard d'inclination à la beauté de la nature humaine, ici, féminine. La femme semblait conquérir les traces du temps, surpasser les épreuves de la vieillesse et remporter le combat face à la peur de l'oubli. Aux yeux de chaque beauté humaine se trouvait la beauté de l'âme de sa mère, de cette figure maternelle qui accompagnait sa pensée créatrice. L'éternité de la beauté est incarnée par le visage innocent et doux de la femme. Pour Gary, la femme était la douceur, la bonté et l'espérance. Presque une sainte en somme, avec une âme et un corps doués pour l'amour. L'exemple de Minna, l'héroïne dans les *Racines du ciel*, une chanteuse de cabaret berlinoise exilée au Tchad incarnait une figure damnée de la terre. Elle a tout enduré, le viol, les humiliations, les deuils les plus atroces et dans le paysage d'Afrique sa blondeur, ses yeux clairs et son accent guttural la révélaient comme une étrangère. Les héroïnes de Gary sont toutes sur le même modèle lumineux et triste. Teresina, la saltimbanque vénitienne des *Enchanteurs* avec ses cheveux roux et ses yeux d'émeraude. Erika, la

¹ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, p. 17.

² Jorn Boisen, « *La conception du temps chez Romain Gary* », Revue Romane, 18 juin 2008, [page consultée le 10 juin 2021], disponible sur : https://www.academia.edu/841456/Laconception_du_temps_chez_Romain_Gary

schizophrène *d'Europa* trahie par le destin qui fait d'elle la fille de son amant, qui se suicide dans une robe blanche. Jusqu'à Lila, la Polonaise des *Cerfs-volants* dont le héros, Ludo, est amoureux depuis l'enfance. La scène où Lila est tondue, sans pleurer, sans rien dire, victime offerte et consentante, les mains croisées dans une prière muette, est une des plus remarquables du livre. La femme éprouve un sentiment de consolation en dévoilant ses faiblesses et ses blessures. Yannick, la cancéreuse, ou Lydia, qui a perdu son enfant, ces deux damnées de *Clair de femme*, représentaient encore pour Gary le feu de l'amour et de la caresse bienfaisante de la femme. C'est dans ce roman qu'il a pu le mieux exprimer son idéal de l'amour terrestre, un idéal qu'il n'a jamais pu atteindre : l'amour qui dure et se joue du temps. La femme constituait pour lui le point de repère comme une autre patrie :

«J'aurai toujours patrie, terre, source, jardin et maison : éclair de femme. Un mouvement de hanches, un vol de chevelure, quelques rides que nous aurions écrites ensemble, et je saurai d'où je suis. »¹ Le fil d'or d'une souveraineté humaine plus fabuleuse que tous les royaumes et plus forte que tous les néants, caractérisait l'œuvre de Gary. Dans son œuvre, nous avons les guides spirituels qui meurent. L'exécution du vieux Vanderputte dans *Le grand vestiaire* est une image déchue et tarée de cette humanité à bout de souffle que Luc assimilait à un grand vestiaire. Les personnages de Gary retournent en arrière et essayent d'abolir le temps écoulé afin de retrouver l'innocence perdue et d'en finir avec leur culpabilité écrasante. Gary, en étant témoin de la guerre, de la privation des droits humains, des sacrifices de sa mère, de l'humiliation de la condition humaine, par le biais de la valeur du temps trouve une sorte de régénération personnelle. Une épuration morale qui parfois se réalise à travers la délivrance mortelle. Nous apercevons dans *La vie devant soi* et *La promesse de l'aube*, à quel point le dévouement et la reconnaissance à un être précieux, comme celui de la mère, s'accomplit au fil du temps. L'idée que l'avenir justifiera et rachètera le présent est à la base de l'humanisme de Gary en tentant de lier l'amour du présent à la valorisation du futur : « Pour l'instant l'homme n'est qu'un pionnier de lui-même. Le progrès est le symbole de l'humanité. »² Ces mots de Gary prouvent ce rapport entre l'humanité et le progrès du temps. L'homme peut résister au temps parce

¹ R. Gary, *Clair de femme*, Paris, Edition Gallimard, 1983, p. 60.

² Jorn Boisen, « *La conception du temps chez Romain Gary* », Revue Romane, 18 juin 2008, [page consultée le 10 juin 2021], disponible sur : https://www.academia.edu/841456/Laconception_du_temps_chez_Romain_Gary

qu'il a pu relever le défi de la vie. Les faiblesses qui ne se voient pas sont celles que Gary a voulu dépasser pour tenir la promesse du bonheur.

En retracant le parcours de Gary, nous devons mentionner l'axe du cinéma qui a rendu son œuvre universelle. Gary, adorait le monde cinématographique et plusieurs de ses œuvres ont été adaptées à l'écran. À Los Angeles, Zanuck, s'aperçoit que son roman *Les racines du ciel* peut s'adapter au cinéma. Les canons de Hollywood étaient prêts à adapter ce roman prestigieux. L'essentiel était que l'âme du livre soit perçue par le spectateur : « Le cinéma est bel et bien le monde dont il a toujours rêvé depuis qu'enfant il a vu sa mère, comédienne, jouer au théâtre. »¹ Gary, à travers son expérience Hollywoodienne, allait dorénavant rechercher la présence des acteurs, fasciné par leur faculté de jouer la comédie, d'endosser un rôle, de sortir de leur peau en portant un regard distancié sur la vie. Gary, dans sa vie cinématographique, au-delà de la réécriture du scénario, s'intéressait au choix des acteurs : « À Paris, l'influence de l'écrivain est telle qu'il aide Juliette Gréco à s'approprier le personnage de Minna en lui faisant répéter des scènes du film lors de séances de travail dans sa suite du George-V. »² Ses œuvres ont été adaptées au cinéma et au théâtre, fait qui prouvait l'envergure artistique de Gary. Des exemples à citer : *Lady L*, adapté par Peter Ustinov, *La promesse de l'aube* adapté par Jules Dassin et Eric Barbier, *Gloire à nos illustres pionniers* réédité sous le titre *Les oiseaux vont mourir au pérou* adapté par lui-même, *La vie devant soi* adapté par Moshé Mizrahi où Simone Signoret incarne le rôle de la figure emblématique de Madame Rosa, ayant reçu aussi pour sa prestation le prix César de la meilleure actrice et *Clair de femme*, adapté par Costa-Gavras. Zanuck avait dit : « tous les hommes de cinéma sont légèrement fous, je me le dis souvent. Mais je dois avouer que j'ai été comme possédé par une quasi-obsession dès l'instant où j'ai lu votre roman. »³ Un écrivain dont la plume dépassait les limites littéraires et à cette époque d'or du cinéma parvenait à recevoir la reconnaissance de la société artistique à un endroit monumental, celui de Hollywood. Un homme de carrière, qui incarnait en lui-même le statut d'écrivain charismatique et de diplomate ambitieux et clairvoyant. Gary déployait ses connaissances techniques suscitant la surprise du monde du septième art. Selon leurs témoignages : « Gary a une

¹ K. Spire, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Editions Gallimard, 2021, p. 147

² *Ibid.* p. 187

³ *Ibid.* p. 189

connaissance incroyable des techniques cinématographiques et un réel style dans la dramatisation des scènes individuelles. »¹

Gary, grâce à sa mère qui était actrice, assistait souvent aux pièces théâtrales et éprouvait du respect pour les acteurs. Pourtant, il montrait un faible pour l'aventure et l'expérience du monde cinématographique. Le cinéma était pour lui la liberté et la modernité, parfois il s'en moquait en disant qu'au cinéma si on n'aimait pas un film nous pouvions partir tandis qu'au théâtre nous devions rester silencieux et assis jusqu'à la fin. Gary adorait passer à la télévision puisqu'il aimait ce côté théâtral pendant qu'il se préparait dans sa loge avant son entrée en scène : « Les producteurs raffolent de ce diplomate français qui parle anglais, trahi par un léger accent slave qui séduit les femmes et l'image devant les caméras est si télégénique. »²

La vie et l'œuvre de Romain Gary font preuve d'un parcours inconcevable. Après le retour d'Amérique, il a voulu se consacrer au monde littéraire, à sa plume : « Il est décidé à rentrer en France, ce qui est le dessein que sa mère formait pour lui, et dont il est éloigné depuis trop de temps déjà. »³ Gary a renversé le fil de sa vie d'un geste comme nous renversons un objet en le jetant à terre. Il pensait à sa promesse et à ce lien fort avec le cœur de sa mère qui l'invitait en France pourachever son Œuvre. Sa vie va basculer, un deuxième prix Goncourt pour *La vie devant soi*, ornera son statut d'artiste ainsi que d'autres projets qui n'auront pas la force de lui empêcher l'accès à la porte de la mort.

2. La figure maternelle dans la vie et dans l'œuvre de Gary

2.1 L'ascendant d'une mère possessive

¹ K. Spire, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Editions Gallimard, 2021, p. 185.

² *Ibid.* p. 218

³ *Ibid.* p. 216

Romain Gary met le point dans son œuvre sur la figure maternelle et féminine. Dans sa vie, c'est sa mère qui a joué le rôle puissant et lui a montré que le sexe n'est pas le critère du bien et du mal : « Personne ne me fera jamais voir dans le comportement sexuel des êtres le critère du bien et du mal. »¹ L'ombre de sa mère l'accompagnait toujours et ses efforts représentaient dans son esprit les efforts d'un corps ligoté qui recherchait le bonheur perdu. Madame Rosa dans *La vie devant soi*, en tant que prostituée maternelle fut l'exemple d'une âme humaine portée à incandescence par la tendresse et la cruauté de l'écriture de Gary. Il rend hommage au statut de la femme- héroïne qui, malgré les épreuves que la vie lui impose, reste un être tendre et doux. Malgré le reflux du temps et du bonheur de la beauté qui se transforme en angoisse, la femme reste l'élément culminant de la société. Un fait qui touche Gary : « Je suis étrangement sensible aux voix de femmes. »² Tous les premiers romans signés Gary mettaient en scène des adolescents solitaires, confrontés aux transformations de leur corps et de leurs désirs, en même temps qu'ils vivaient une situation d'abandon et une entrée douloureuse dans le monde des adultes. La présence maternelle joue un rôle formateur afin qu'un adolescent puisse affronter les obstacles de la vie. Le personnage de Madame Rosa a rempli l'âme d'un enfant innocent de bonheur et d'émotion. La figure maternelle a élaboré le royaume de Gary et nous allons voir dans *La promesse de l'aube* que chaque mot de sa mère avait un impact inouï en lui. Dans les deux œuvres en question, nous apercevrons ce lien fort entre l'enfant et sa mère, ce cordon ombilical qui symbolise la maternité. Gary fait l'éloge de la contribution maternelle : « Déjà seule, sans mari, sans amant, elle luttait ainsi couramment, afin de gagner, chaque mois, ce qu'il nous fallait pour vivre. »³ Le visage d'une mère qui lutte, d'une femme seule, abandonnée, qui ne lâche à rien, qui trouve refuge dans l'affection de son fils. Gary se réfère dès le début au rôle maternel en dénonçant la lâcheté de l'homme sous les yeux d'un fils sans père. Mais il faut préciser le fait que l'absence paternelle pèse lourd sur la formation de l'enfant. L'ascendant d'une mère possessive s'effectue parfois par cet amour fou et égocentrique qui étouffe l'enfant : « Exaltation narcissique, amour passionné pour l'enfant, identification folle, tout dans le maternel paraît excès qu'il faut savoir

¹R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 92.

²Ibid., p 261

³Ibid., p 22

contenir. »¹ Cet amour peut être désorganisateur pour elle et totalitaire pour l'enfant. Cette liaison sincère, humaine mais phallique peut laisser des traces dans la position de l'enfant. L'élément essentiel de médiation entre mère et enfant est le père, celui qui peut apaiser la folie maternelle : « La prochaine fois, qu'on t'insulte ta mère devant toi, je veux qu'on te ramène à la maison sur des brancards. »² Une mère qui veut que son fils devienne un homme puissant mais en même temps le blesse par une gifle. Gifle qui le rend meilleur, fort mais éprouve un sentiment d'austérité. L'impact de la présence maternelle dans la vie de Gary est décisif pour l'évolution de sa personnalité moments formateurs. L'obsession maternelle dans le but de voir son fils réussir et mener une immense carrière, une réussite que la France pourrait lui apporter. Une carrière que Gary a pu mener sous les yeux admiratifs de sa mère en devenant diplomate, écrivain, cinéaste et surtout un homme combatif. Les gifles de sa mère pendant son enfance restaient gravées dans son âme et l'ont poussé vers une bataille où la victoire était le seul mot à prononcer : « Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele D'Annunzio, Ambassadeur de France, tous ces voyous ne savent pas qui tu es ! »³ Les mots d'une femme forte, fière de son fils qui essayait de le motiver, de lui montrer le chemin de la gloire et de lui donner de la confiance. Sa vie et ses œuvres se référaient au comportement de cette femme, aux exigences de cette mère qui attendait de la part de son fils le meilleur. L'installation à Nice, rue de la Buffa, constituait le premier pas vers la consécration de Roman. Le plus important c'était d'être en France, pays considéré par sa mère comme : « un mythe fabuleux, entièrement à l'abri de la réalité, une sorte de chef d'œuvre poétique, qu'aucune expérience humaine ne pouvait atteindre. »⁴ De même, pour ce qui est de la liaison entre une mère adoptive mais à la fin réelle et un petit enfant musulman, Momo, la passion et le sentiment de la possession sont portés à leur comble. L'angoisse de Madame Rosa pour la santé du petit Momo pendant qu'il souffrait des crises de violence qui l'ont conduit vers l'hallucination montrait son amour passionné. Cet amour a eu un impact crucial dans la formation de l'homme Gary : « Il n'est pas bon pour lui d'être le seul homme dans votre vie. Une pareille exclusivité affective risque de le rendre terriblement exigeant

¹ Christine Anzieu-Premmereur, « *Fondements maternels de la vie psychique* », Revue française de psychanalyse, 2 février 2012, [page consultée le 2 juin 2021]. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-5-page-1449.htm>

² R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 166.

³ *Ibid.* p. 60

⁴ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, p. 9.

dans ses rapports avec les femmes. »¹ Cette espèce d'amour et de consécration, ce cordon ombilical peut causer des soucis quant à la formation d'un adolescent. Pourtant le comportement de sa mère inculquait la bravoure à son fils et contribuait à sa formation de combattant : « Dans chaque bombe, elle reconnaissait ma voix, j'étais présent sur tous les fronts et je faisais frémir l'adversaire. »² Le sentiment d'une mère qui était fière de son fils et lui donnait la force afin qu'il devienne un héros de la nation. La référence aux propos de sa mère indique à quel point l'aspect de la figure maternelle pouvait former un homme. L'obsession d'une mère qui au-début semblait étouffer son fils et endiguait ses sentiments de jeunesse, devient la raison de son existence et la boussole de sa vie. Une mère qui trouvait en son fils le statut de la virilité mais qui en même temps prenait les rênes de la famille et essayait de protéger son objet, c'est-à-dire son fils. Selon Freud : « pour un fils l'amour maternel a une parfaite qualité. L'univers des mères est celui des pulsions à l'origine du vivant, le narcissisme à sa source, lieu imaginaire de l'illimité et du mortifère. »³

En écrivant ses deux œuvres, Gary semble réécrire sa vie d'enfant. *La vie devant soi* complétait *La promesse de l'aube* en transposant son propre sort d'immigré juif slave en celui du petit arabe musulman algérien. L'amour étouffant de sa mère Mina, devenue Nina dans *La promesse de l'aube* trouvait des échos dans la peur permanente de Madame Rosa et surtout dans le rapport fusionnel de la femme et de l'enfant. Gary n'a pas pu accompagner sa mère dans ses derniers jours en raison de son absence au front mais d'une certaine manière, il le fait dans un monde fictif. Momo fut reste trois jours aux côtés du cadavre en décomposition de Madame Rosa. L'œuvre d'Émile Ajar explore les éléments en germe de l'œuvre de Romain Gary, que tout lecteur curieux peut retrouver : « Momo est autant une partie de Gary lui-même que le personnage principal de *La promesse de l'aube*. »⁴

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 216.

² *Ibid.* p. 410

³ Danièle Brun, « *Et la maternité créa la mère* », Imaginaire et Inconscient, 13 mars 2014, [page consultée le 21 août 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2013-2-page-39.htm>

⁴ M. Tournier, *Le vol du vampire*, Paris, Folio, 1994, p. 343.

2.2 La figure maternelle dans *La vie devant soi* et *La promesse de l'aube*

Comme le décrit Gary dans son œuvre : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. »¹ Cette promesse c'est l'ingrédient qui l'a rendu confiant, prêt à se battre, à réaliser ses visions. Pendant la guerre il se sentait le plus fort en écoutant la voix de sa mère lui donner de la bravoure. Lors de son séjour à Los Angeles, il ressentait ce manque dans sa vie et a voulu tout renverser pour rentrer en France. Les paroles et la personnalité de sa mère ont secoué sa vie et le moment avant son retour de Los Angeles a pu toucher le monde littéraire. Ses larmes face à l'océan qui avaient un goût iodé, présentaient la facette la plus humble et sincère de Gary. Pendant cette période il était consul général, il s'apprêtait à publier son chef-d'œuvre, il côtoyait des vedettes de cinéma et un avenir glorieux se profilait devant lui mais il a décidé de revenir en France parce qu'il se sentait seul et humilié. Selon Kewin Spire : « La vie n'a aucun sens. Il pleure face à l'océan, pensant à sa mère, à son passé, à Lesley. Au midi de sa vie, l'homme regarde derrière lui et c'est ce qui le fait souffrir. »² Le passé, sa mère et sa femme, des figures qui ont ravagé son cœur et en même temps lui ont apporté de la force. La figure maternelle constituait cette force invisible, la lutte face aux obstacles vertigineux de la vie. Recommencer une nouvelle vie, réaliser de nouveaux pas, frôler l'exceptionnel que sa mère désirait pour lui, était sa vision principale. Même après sa mort son attachement à elle le saisissait toujours. Il a voulu écrire *La promesse de l'aube* pour parler de lui-même parce qu'il se sentait séparé du personnage qu'il était. Il avait envie de s'arranger avec la réalité en se conciliant avec son passé. Gary à chaque fois éprouvait du respect pour la figure féminine : « Chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. »³ En regardant la présence maternelle, nous sommes témoins d'un amour passionné. La vie d'une mère, d'une femme qui s'appuie à la figure de son enfant. Gary, à travers cette citation, indiquait que l'amour maternel se montrait insaisissable et aucune autre femme ne pouvait le remplacer : « La tendresse maternelle dont j'étais entouré eut à

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 43.

² K. Spire, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Editions Gallimard, 2021, p. 295.

³ *Ibid.* p. 301

cette époque une conséquence inattendue et extrêmement heureuse. »¹ Tout au long de sa production littéraire Gary s'est penché portait sur la condition de la femme. La femme belle, dynamique se mêlait à la femme humiliée par le destin de la vie. Derrière la figure de la vieille femme, s'inscrivaient la colère, le désespoir, la lutte contre la mort et surtout contre l'impuissance et la solitude que le temps ramenait. Les conseils et les mots de sa mère résonnaient dans son âme et prenaient une ampleur formatrice : « Le talent de ma mère m'a longtemps poussé à aborder la vie comme un matériau artistique »², relatait Gary. La créativité que nous sommes en train de voir à travers ses chefs d'œuvres a eu comme source d'inspiration le don de sa mère. Nous mettons en lumière ces fragments afin que le lecteur puisse interpréter ce lien réciproque dans la vie de Gary et de sa mère. La volonté de Momo pour trouver l'amour maternel vu que sa propre mère se battait pour lui assurer une vie sereine le pousse à la création du personnage de Madame Rosa. Parfois, la figure maternelle s'incarnait pour lui dans l'image onirique des lionnes qui personnifiaient la tendresse, la complicité et la protection. Mais, la véritable mère adoptive était Madame Rosa : « Moi j'ai aimé Madame Rosa et je vais continuer à la voir. »³ Il faut signaler que Madame Rosa en tant que vieille dame n'a pas hésité à mentir à Momo sur son âge pour le garder près d'elle. Malgré son âge et le fait qu'elle était une ex-prostituée, malgré les difficultés financières et son amertume due à son passé de déportée, leur relation se renforçait. Madame Rosa avait trouvé le sens de la vie aux yeux du petit Momo : « J'avais peur que tu me quittes, Momo, alors je t'ai un peu diminué. Tu as toujours été mon petit homme. J'en ai jamais vraiment aimé un autre. »⁴ Une scène émouvante qui illustre à quel point le lien entre une mère et son fils éveille un sentiment insaisissable. En faisant cette alternance entre les deux œuvres de Gary, nous essayons de donner une réponse à la création du statut de la maternité dans son esprit. Nous tentons de prouver l'importance du rôle que la mère a joué dans la formation de Romain. Le statut de la femme tel qu'il a conçu d'après la personnalité de sa mère l'a aidé à comprendre son rôle prédominant dans la société. Il a appris à respecter le statut de la femme : « Je devais toujours courir lui ouvrir la porte et la tenir ouverte pendant qu'elle passait. »⁵

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 39.

² *Ibid.* p. 366

³ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p 273.

⁴ *Ibid.* p. 229

⁵ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p 270.

C'est une position de vie et d'auteur qui se profile par le biais de cette attitude de respect et de politesse. Gary a aimé, défendu et plaint les femmes comme si c'était en elles que se concentrat son respect et sa pitié pour tous les blessés de la vie. Pour être un honnête homme, il devrait protéger le statut de la femme qui faisait une course contre la montre pour pouvoir exister et s'imposer dans un monde plein de stéréotypes et de préjugés. Il défend les femmes dans un élan généreux, mais sa dilection le porte vers les plus déchues, les plus vulnérables d'entre elles : les prostituées, les humiliées, les femmes légères ou perdues. Une femme qui incarne le statut fondamental de la maternité est une femme que nous devons honorer. La figure maternelle est un élément qui dépasse les dictées de la société. Le sacrifice d'une mère à l'autel de son amour éternel, de sa raison d'être, prend la forme de l'émotion la plus vigoureuse et sincère. Pour Nina et Madame Rosa, Romain et le petit Momo constituaient le socle de leur vie : « Rappelle-toi qu'il est beaucoup plus touchant de venir toi-même avec un petit bouquet à la main que d'en envoyer un grand par un livreur. »¹ L'affection qui devient la caractéristique de la plume de Gary constitue une reconnaissance des valeurs de la femme en tant que figure maternelle. Nous constaterons dans la prochaine étape de notre recherche que la profession même pour ce qui est de la prostitution n'a aucun sens pour lui. L'amour vient du cœur et se construit par la voie du combat et du sacrifice. Le cas de Gary et de sa vie nous bouleversent si nous sommes en mesure de comprendre à quel point les principes maternels ont marqué son destin. Un homme célèbre, instruit, que son parcours l'a rendu universel, doit ce voyage à sa mère : « J'imagine que mon refus de me dérober à mes obligations envers ma mère joua un rôle considérable dans la lutte que j'entamai pour demeurer vivant ».² La contribution de la figure maternelle nous oblige à faire des allusions à *La promesse de l'aube* parce que le lien entre Gary et sa mère dépasse le lien de Gary avec son œuvre. Les obligations d'un adolescent envers sa mère constituaient pour Gary des obligations d'une vie et à travers sa position d'homme de lettres il devait les assumer. Sa vie a été un chemin de responsabilité et de conscience pour lui, un dessein exigeant et une promesse à tenir jusqu'au sommet de son existence. À l'aube de sa vie, et durant toute son adolescence, une femme a cru en lui éperdument. Sa mère lui a accordé confiance à un destin auquel elle veillait et qu'elle désirait pour son fils à tout prix. De même, pour le petit Momo, dès l'âge juvénile son existence fut une

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 117.

² *Ibid.* p. 137

lutte et une responsabilité que le chemin de la vie lui a imposée. Un petit enfant devait sacrifier sa jeunesse, son innocence enfantine pour soutenir la pierre angulaire de sa vie, Madame Rosa. Dans la naïveté de son âge, il devient mûr très tôt et assume un rôle d'homme auprès de cette femme sur laquelle la loi de la nature et du temps pèsent lourd. Une mère ex-prostituée et handicapée par le temps continuait d'incarner la figure de la maternité. Gary fait l'éloge de la figure maternelle à travers ses deux œuvres et s'incline devant toutes les mères du monde, devant toutes ces femmes héroïnes qui arrivent jusqu'au sacrifice de leur corps, de leur moralité pour que leurs enfants soient heureux. Gary prouve qu'une femme a droit à la maternité quels que soient la forme de son métier et de son âge. Il brise les codes et se révolte contre toute sorte de préjugé qui vise le statut de la mère : « La seule chose que j'étais sûr c'est que ma mère était une femme, on ne peut pas autrement. »¹

La femme pour Gary constitue le point de repère dans la vie d'un homme et le regard que nous portons sur la vie en est le fruit de la féminité. L'exemple de sa femme Jean Seberg constituait une source d'inspiration en incarnant la pureté et la candeur sous les traits harmonieux de la blondeur. Elle a eu un destin glorieux et tragique, comme dans les romans de Gary où la femme éternelle victime, était aussi la plus brillante, la plus fascinante des étoiles de la création. Dans ses romans, il réserve à la femme une place prépondérante et un rôle qui va en contrepoids à la violence des hommes. La description de la figure maternelle suscite le sentiment du bonheur qu'une mère peut sentir à travers sa féminité : « Il y avait encore dans sa féminité un rayonnement chaleureux et gai qui pouvait faire rêver un homme. »² Le caractère universel de la femme représentait pour Gary les bases acquises pour sa formation et son instruction morale.

3. La transformation d'une ex-prostituée en une figure maternelle

3.1 Les types de la prostitution

Le monde de la prostitution fut un monde de quête, de mystère et de passion. Beaucoup de questions se posent tout au long de son histoire, des questions sur le lien

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p 15.

² R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 213.

entre les deux sexes et sur les raisons pour lesquelles une femme a recours à ce métier. Mais ce monde parfois cruel et humiliant peut éveiller des sentiments de douceur et de tendresse. La femme prostituée était plusieurs fois condamnée moralement et politiquement. La loi condamnait la prostitution et la morale interdisait à la femme la construction d'une famille: « Le manque d'hygiène, l'absence de contraception et du droit à l'avortement » renforçaient ce sentiment de marginalisation et d'exclusion.¹ Nous devons souligner le fait que Simone Veil, ministre de la Santé parvient à convaincre le Parlement sur le vote historique de la loi 75-17 de 1975 qui légalisait l'avortement. Pour ce qui est de la littérature nous apercevons que l'amour existait au sein du monde de la prostitution et le personnage de Madame Rosa en était la preuve. Mais avant de nous plonger dans l'univers littéraire et artistique de la femme prostituée nous allons nous pencher sur la prostitution et ses types. Au début de son histoire, la prostitution devient l'épouvantable infection qui corrompt et décime l'humanité. Il y avait trois types de prostitution : religieuse, clandestine et légale. En poursuivant notre enquête nous constatons que : « D'après l'Ecriture, ce serait au désir des patriarches d'augmenter le nombre de leurs enfants et de leurs serviteurs, qu'il faudrait attribuer l'origine de la prostitution. »² L'exemple d'Agar prostituée à Abraham en constituait une preuve. L'histoire de Lot montrait ce dérèglement des mœurs visant même les représentants de Dieu. Le roi Salomon possédait pour son usage sept cents femmes et trois cents concubines, hormis les esclaves. Nous remontons aux temps de l'antiquité pour montrer que la prostitution, sous un aspect différent du métier que nous rencontrons aux temps modernes, faisait de la femme un objet. De conquérir une belle femme constituait une victoire, un prestige pour un roi, un prince, un maître, un empereur. D'après Debray : « toute femme née dans le pays est obligée, au moins une fois dans sa vie, de se rendre au temple de Milita, pour s'y prostituer à un étranger », fait qui démontre la façon dont la femme est traitée.³ Le roi Salomon achetait des femmes et les plaçait dans des endroits où elles étaient à la disposition de chacun. La femme comme un produit de luxe, la vitrine d'un empire et la beauté comme source de plaisir et de divertissement. La prostituée était la cible d'un érotisme passionné qui

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 13, p.19.

² Debray, « *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* », Bibliothèque Nationale de France, 15 octobre 2007, [page consultée le 20 mai 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75376p.texteImage>

³ Jacques Solé, *L'âge d'or de la prostitution*, Bibliothèque Nationale de France, le 5 juin 2016, [page consultée le 26 mai 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3328139j.texteImage>

dépassait les limites même de la religion. Bien sûr la femme prostituée était plusieurs fois condamnée à la déchéance morale comme une personne ayant rompu avec la société et ses principes. La preuve se trouvait aux décisions du royaume et de l'Eglise : « Au Moyen Âge, l'Eglise place au-dessus la chasteté et arrive à supprimer d'un seul coup toutes les maisons de débauche, croyant ainsi couper le mal de la racine. »¹ Les femmes devenaient la cible de la foule ignorante, le malheur du destin humain. Dans, certaines villes, un objet de consommation touché par une prostituée était considéré comme souillé. La femme était privée de vie, de droits humains, fait que nous voyons de nos jours. L'exemple de la cruauté se présente dans la loi de Charlemagne : « Toute prostituée prise sur le fait devrait être fouetté publiquement et celui qui l'avait admise dans sa maison devait la porter sur ses épaules jusqu'au lieu de l'exécution. »² Il faut ajouter que la prostitution se faisait parfois hors des villes, dans des lieux au bord de l'eau d'où le nom bordeau et ensuite de bordel. Nous pouvons dire que c'était un symbolisme négatif vu que la majorité de la société qui restait en ville était composée par les citoyens honnêtes tandis que les filles publiques portaient la tare de l'immoralité. Avant de finir ce portrait historique, il faut faire l'éloge à une initiative qui montre qu'il y a eu un peu d'humanisme à l'égard de la femme prostituée. Sous Guillaume III : « Des maisons de retraite pour les prostituées fondées par Guillaume III en 1226 étaient destinées à recevoir les pécheresses qui pendant leur vie avaient abusé de leur corps et à la fin étaient tombées dans la mendicité. »³

En arrivant au XIX siècle, nous constatons que des mesures étaient prises pour enrayer le mal de la prostitution surtout dans l'intérêt de l'hygiène publique. Les prostituées étaient soumises à l'inscription et aux visites obligatoires de la police des mœurs qui veillait aux maisons de tolérance. Une carte personnelle leur était délivrée pour exercer leur métier. D'après nos repères : « Les femmes qui vivent en groupe sous la direction d'une femme ayant obtenu l'autorisation de tenir, c'est ce qu'on appelle maison de tolérance »⁴ Ces maisons étaient tenues par les maîtresses de

¹ Debray, « *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* », Bibliothèque Nationale de France, 15 octobre 2007, [page consultée le 20 mai 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75376p.texteImage>

² *Ibid.*

³ Debray, « *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* », Bibliothèque nationale de France, 15 octobre 2007, [page consultée le 20 mai 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75376p.texteImage>

⁴ *Ibid.*

maison, des filles distinguées par un crapuleux débauché ou bien des lorettes vieillies, ruinées par la vie et la trahison de leur amant. Ces femmes pour résider devaient nourrir leur pensionnaire sinon elles devaient quitter la maison toutes nues. À l'antipode, nous rencontrons des prostituées illégales, de la rue, exercer leur métier dans la clandestinité. Au fil du temps la condition de ces personnes fut améliorée, le racolage passif fut abrogé et seul le racolage actif relevait d'une contravention sanctionnée d'une amende. De plus, il était reconnu à la personne prostituée le droit à une vie affective. Désormais, elle pouvait cohabiter avec une personne de son choix à condition que cette dernière puisse justifier de ressources correspondant à son train de vie, ce qui n'était pas possible jusque-là où nous voyions des personnes poursuivies pour proxénétisme. Il y avait plusieurs types de prostituées : de la fille courtisane jusqu'aux filles à soldats, de la fille des champs jusqu'à la fille de la rue. Mais tous étaient des êtres humains et la prostitution a connu en France un tournant typique social et culturel.

3.2 De la courtisane à la fille publique

Le monde de la courtisane fut un monde où la fille était belle, élégante, instruite. Nombreux sont ceux qui ont essayé d'illustrer son portrait et de montrer son importance : « Mais les courtisanes sont victimes aussi d'elles-mêmes, de leur nature, de la nature qui garde sur les individus un pouvoir secret. »¹ Les courtisanes suscitaient un sentiment parfois froid et distant sans sensibilité. Elles avaient une vision purement cynique de la vie et leurs relations se basaient sur l'argent et le statut social de l'homme. À travers notre enquête nous apercevons que certaines d'entre elles sont devenues les maîtresses des rois, ce qui les a associées à une sexualité illégitime et à un statut de femmes immorales. C'est ainsi qu'avec le temps, le sens du mot « courtisane » a glissé pour finir par désigner celles qui se prostituaient dans un contexte de luxe et de cercles sociaux élevés. À l'antipode, nous retrouvons les femmes publiques, de la rue qui vivaient dans la clandestinité, qui parcouraient toute

¹ Alex Lascar, « *La courtisane romantique (1830-1850) : solitude et ambiguïté d'un personnage romanesque* », Revue d'histoire littéraire de la France, 1 octobre 2007, [page consultée le 25 mai 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2001-4-page-1193.htm>

la journée les rues de la ville. Mais ces femmes se montraient plus humaines et sensibles et les personnages dans *La vie devant soi* en font la preuve. Des femmes du trottoir, qui exerçaient leur métier pour qu'elles puissent survivre, pour qu'elles assurent à leurs enfants un meilleur avenir. Les enfants étaient bien vus puisque ils véhiculaient l'innocence. Ces femmes malgré la violence du métier, éprouvaient de la tendresse envers ceux qui respectaient leur métier et leur féminité. Dans *La vie devant soi* les paroles d'une femme prostituée renforcent notre argument : « Elle venait m'embrasser, disait mon joli cœur, qu'est-ce que j'aimerais avoir un fils comme toi et puis me refilai le prix de la passe. »¹

D'après les sources que nous avons consultées nous constatons que les filles publiques venaient de tous les rangs de la société comme celles qui venaient de la province et étaient des filles d'ouvriers sans éducation. Les filles publiques se divisaient en plusieurs catégories : les filles d'amour qui étaient des jeunes filles nourries par la maîtresse, les filles en numéro qui payaient la pension et furent identifiées selon le numéro de bordel, les filles en cartes qui se livraient à la prostitution clandestine chez des marchands de vin, les filles à patries qui subissaient des humiliations avilissantes, les filles à soldats qui subissaient une vie de vagabondage. Malgré, la présence des maisons les filles publiques selon un témoignage de l'époque : « étaient aux croisées et appelaient ostensiblement les gens qui passent. »² Elles avaient un esprit révolté et le jour accostaient les hommes du quartier en faisant peur même aux filles honnêtes qui passaient par là. Selon la préfecture de Paris, des lois et des articles étaient adoptées plusieurs fois sur ce sujet, fait qui montrait l'étendu du problème: « Selon l'article 2 les filles publiques ne pourront se livrer à la prostitution, que dans les maisons de tolérance. »³ En plus, il faut ajouter que les femmes qui étaient désignées comme maîtresses étaient des filles publiques retirées. Au fil des siècles les femmes de la rue n'ont cessé de mener un combat face à l'insécurité et la violence. De nos jours chassées du centre de la plupart des grandes villes, les personnes se prostituent dans des lieux plus excentrés. Nous observons de plus en plus de camionnettes arrêtées au bord des routes. En faisant

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 86.

² Albert Montémont, «*Les filles publiques de Paris et la police qui les régit précédées d'une notice historique sur la prostitution chez les divers peuples de la terre* », Bibliothèque nationale de France, 17 décembre 2012, [page consultée le 5 juin 2021], disponible sur :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6382058z.texteImage>

³ *Ibid.*

allusion de nos jours : « Des petites villes deviennent des lieux où se regroupent les personnes qui se prostituent, notamment celles d'origine étrangère. »¹ Plusieurs bâtiments aussi servent de base pour une prostitution cachée, comme les bars américains, que nous pouvons appeler aussi bars à hôtesses ou bars montants. Il n'est pas rare de trouver dans la presse locale des annonces recrutant pour ce type d'établissement. Ainsi de jeunes femmes sans qualification, sans travail, isolées, parfois des étudiantes, y trouvent un emploi d'hôtesse ou de serveuse qui mène la plupart du temps à la prostitution. Cupide et perfide, la courtisane était violente et détruisait les hommes par son charme et son cynisme tandis que la fille publique apporta un air révolté et humain.

3.3 La figure de la prostituée dans le cadre littéraire et artistique

Nous sommes en mesure de constater à travers notre enquête que la prostitution fut appréciée par le monde littéraire et par des écrivains emblématiques. La femme nue devient un portrait artistique que la plume de l'écrivain a essayé d'esquisser : « Dans l'esprit des Lumières on a voulu enfermé les filles afin de pouvoir les séparer de la population normale et de contrôler sur le médical et policier leurs activités. »² Mais, la femme véhicule un sentiment de révolte littéraire et de nombreux écrivains ont commencé à voir en elle la réalité de la vie. La liberté artistique apporte un air de protection de la femme en faisant d'elle une âme sensible et forte. Comme disait Feud : « la femme ne pouvait être que la pure jeune fille, vierge et inaccessible avant de devenir la mère de vos enfants », approche qui honore le statut de la femme.³ Janin et Alhoy consacrent une monographie à la lorette, femmes vénales liées à l'étudiant parisien. Surtout le personnage de la prostituée courtisane s'installe dans la littérature. L'exaltation de ses perfections éminentes et cachées, de son amour purement altruiste et piaculaire seraient même un poncif de la littérature. La poésie aussi commençait à

¹ Christian Ayerbe, Mireille Dupré la Tour, Philippe Henry, Brigitte Vey. « *Évolution des formes et des lieux de prostitution* », Prostitution guide pour un accompagnement social, 1 avril 2012, [page consultée le 6 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/prostitution-guide-pour-un-accompagnement-social--9782749214740-page-21.htm>

² Jacques Solé, *L'âge d'or de la prostitution*, Bibliothèque Nationale de France, le 5 juin 2016, [page consultée le 26 mai 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3328139j.texteImage>

³ *Ibid.*

étreindre l'amour tarifée, des poètes comme Musset fréquentaient la maison de La Farcy, bordel de luxe où se retrouvaient les écrivains. Marion dans *Rolla* De Musset ainsi que les filles des rues parisiennes de Baudelaire dans *Les fleurs du mal* incarnaient le symbole de la modernité à travers la figure de la marchande. La figure de la prostituée était celle d'une fille qui suscitait un sentiment de tristesse et de tragique, comme dans *La dame aux camélias* du Dumas-fils : « Cette pauvre enfant à qui sa mère n'avait jamais dit : « Tu es ma fille », que pour lui ordonner de nourrir sa vieillesse comme elle-même avait nourri son enfance, [...] Elle se livrait sans volonté. »¹ Louise incarnait aux yeux de Dumas-fils le tragique d'une jeune fille qui au lieu de vivre sa jeunesse s'adonnait à son humiliation sexuelle. De Zola, à Goncourt et de Goncourt à Maupassant nous allons voir le portrait de la femme basé sur la sensualité morale et physique. Zola a esquissé le portrait de la prostituée qui était puissante et en même temps ruinée par sa solitude et ses ennuis : « Il est interdit à l'imagination du romancier de noircir gratuitement la condition humaine, mais il pense qu'une moralité peut toujours se dégager du fait réel. »² Zola faisait de la femme un bouquet de fleurs, un tableau où Nana constituait la pierre de touche dans son œuvre. L'homme qui fut envouté par la beauté unique de Nana ainsi que la description de cette scène montrait à quel point la liaison sexuelle servait de base pour un artiste : « Rengorgée se fondant dans une caresse de tout son corps elle se frotta les joues à droite à gauche, contre ses épaules avec câlinerie. Sa bouche goulue soufflait sur elle le désir. »³ Une image vivante et sensuelle qui exprimait la transmission d'un caractère observé par Zola chez un être vivant. Zola comme Maupassant, en tant que naturaliste essayait de pénétrer dans le monde obscur de la femme. Mais la beauté constituait la plus grande source d'inspiration qui bouleverse, touche et provoque une césure dans l'univers intellectuel. La puissance de la figure de Nana a obligé Zola de se rompre avec les maîtres de la peinture, comme Courbet et Renoir. En même temps, Zola dans ce personnage de courtisane a peint à la fois la corruption d'une femme, de la société où elle recrute ses amants, et d'un régime politique, le Second Empire, qui se rue avec insouciance vers la guerre et la débâcle. Le personnage de Nana et le parcours de sa vie représentaient la corruption morale de la société. La nourrice qui

¹ Alex Lascar, « *La courtisane romantique (1830-1850) : solitude et ambiguïté d'un personnage romanesque* », Revue d'histoire littéraire de la France, 1 octobre 2007, [page consultée le 25 mai 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2001-4-page-1193.htm>

² M. Bernard, *Zola*, Paris, Editions du Seuil, 1988, p. 71.

³ E. Zola, *Nana*, Editions Gallimard, Paris, 2002, p. 116.

demandait trois cents francs pour rendre Louiset le fils de Nana en était la preuve. Nana incarnait la figure d'une femme qui savourait la grande vie mais au fond d'elle-même se sentait seule et triste : « Et Devant ce réveil navré de Paris, elle se trouvait prise d'un attendrissement de jeune fille, d'un besoin de campagne, d'idylle, de quelque chose de doux et de blanc. »¹ Bien sûr artistiquement la sexualité, la beauté et l'histoire se mêlaient avec la figure de l'héroïne de Zola. Selon Bernard : « Nana est grasse, blonde, ses chairs sont triomphantes, elle a la poitrine d'une guerrière, des dessous un peu négligés dans les périodes de débâcle ».² En plus, *La fille Élisa* de Goncourt a fait entrer dans le monde littéraire l'image de la simplicité d'une jeune fille de maison. Jusque là, Dumas avec *La dame aux camélias* faisait allusion à la prostitution du demi-monde tandis qu'Élisa représentait la fille pauvre. Une demi-mondaine fréquentait les salons, habitait dans un bel appartement, était belle et instruite tout en séduisant les hommes aisés. À l'encontre, la fille pauvre vivait dans la clandestinité, dans la misère et se prostituaient pour gagner sa vie. Dans l'œuvre, au début, Élisa entre de son plein gré dans la prostitution mais après, en se rendant compte de sa jeunesse perdue, elle perd sa raison et cherche à trouver refuge dans un amour sincère. « Les femmes au milieu desquelles se trouvaient Élisa, étaient pour la plupart des bonnes de la campagne, séduites et renvoyées de leurs maîtres. »³ Mais, ce que Goncourt tente d'indiquer, c'est la personnalité d'une fille prostituée qui, désespérée par le visage cruel de son métier et de sa vie, tue son amant et s'enferme dans la prison. L'injustice de la nature humaine et la cruauté du système pénitentiaire ont conduit une pauvre fille à l'humiliation. Élisa a tué son amant pendant qu'ils se promenaient à cause d'un comportement violent de sa part. L'homme qu'elle aimait la ruine à vie. L'image de cet assassinat était très forte puisque une jeune femme n'a pas accepté la violence sexuelle. Toute sa vie même avant la prison, elle subit la méchanceté de la tenancière et la peur de ne pas suivre les règles du métier. « Mon enfant vous êtes à l'amende ! C'était Madame qui pendant le dîner, en passant la main dans le dos d'Élisa, la surprenait sans corset. »⁴ Cette fille pour une partie de la société fut une vendeuse de plaisir, un moyen pour les hommes d'accomplir un assouvissement sexuel mais Goncourt voulait montrer que ces filles malheureuses

¹ *Ibid.* p. 147

² M. Bernard, *Zola*, Paris, Editions du Seuil, 1988, p. 63.

³ Edmond de Goncourt, « *La fille Élisa* », Bibliothèque nationale de France, 23 juillet 2007, [page consultée le 8 juin 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626848j.image>

⁴ *Ibid.*

désiraient l'amour véritable et la tendresse. Parfois, par dégoût pour les hommes et les amours malpropres les filles se jetaient à la tête des femmes : « Élisa surtout, depuis sa fréquentation avec Alexandrine, avait l'horreur physique de l'homme. »¹ Nous aurions eu plus de détails sur les aspects de la fille prostituée chez Goncourt mais il a voulu faire un livre chaste pour ne pas affronter la censure. Goncourt, renverse l'image dévoreuse d'hommes de la prostituée et propose l'image d'une fille qui dévore les livres, passionnée de lecture : « Dans l'enfoncement de sa pensée parmi les romans du cabinet de lecture, [...] Élisa s'était sentie mordue d'accomplir des actions se rapprochant de celles qu'elle avait lues, ce qui tourmentait son cœur de fille. »² Maupassant était inspiré par l'incarnation des paradoxes et le renversement des valeurs à travers le monde des femmes. Influencé par Zola et Goncourt il décrit des filles dans une maison close dans *La maison Tellier* et invente des filles patriotes aux élans meurtriers dans *Boule de suif*, *Mademoiselle Fifi* et le *Lit 29*. Comme le désigne Benhamou : « Il compose le type de putain patriote qui assure sa célébrité par son caractère audacieux et original. »³ Une image de patriotisme, de la femme héroïne, qui se prostitue pour contribuer à la lutte des ses compatriotes. La prostituée en tant figure de sacrifice et d'abnégation, donne à la prostitution une facette plus humaine. Maupassant, dans sa plus célèbre nouvelle, *Boule de suif*, décrit le sacrifice d'une prostituée au grand cœur. Elle se donne contre sa volonté à un officier allemand pour permettre à une diligence occupée par les bourgeois de continuer son voyage. Elisabeth Rousset est citée tout au long de la nouvelle par son surnom dû à ses formes arrondies et à son physique gras. Le portrait de cette femme puissante est rempli de mots qui désignaient son physique : « Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, pareils à des chapelets de courtes saucisses, avec une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait appétissante. »⁴ La description d'une femme moche, qui est belle grâce à sa fraîcheur et sa puissance mentale, en constitue une image symbolique. Au lieu de voir encore une fois une fille belle avec un bouquet de fleurs à la main, nous avons une autre approche artistique. Mais, la scène pendant laquelle elle affronte la foule qui veut l'humilier à cause de son métier reste marquante : « Elle promena sur ses voisins un regard provocant et hardi qu'un grand silence aussitôt

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Noëlle Benhamou, « *La fille Elisa, une prostituée atypique* », Cahiers Edmond et Jules de Goncourt, 2009, [page consultée le 28 mai 2021], disponible sur : https://www.persee.fr/doc/cejdg_1243-8170_2009_num_1_16_1015

⁴ G. de Maupassant, *Boule de suif*, Paris, 1999, p. 45.

régna et tout le monde baissa les yeux. »¹ Cette femme, cette boule de suif a mis son âme et son cœur devant en se sacrifiant physiquement à l'autel de la patrie. À travers les références à ces trois hommes de lettres et à leurs œuvres, nous constatons que la littérature a donné une valeur humaine et réelle à ce que nous appelons prostitution.

3.4 Comment Momo a transformé Madame Rosa en figure maternelle

La figure maternelle de Madame Rosa, constitue une césure dans la littérature ainsi que dans l'âme d'un monde qui méprisait la femme prostituée. La prostituée était une femme humiliée, ruinée, la cible d'une foule scandalisée qui la jugeait comme espèce immorale. Cependant, pour Madame Rosa le trottoir était le lieu de la dignité et de la puissance intérieure d'une femme qui exerçait son métier afin de gagner sa place dans la vie. La façon dont Momo s'occupait de Madame Rosa, en ignorant sa profession fait preuve d'humanisme. La prostitution devient pour Momo un exemple de lutte plutôt qu'une déchéance morale : « Les prostituées sont les meilleures mères du monde. »² La grandeur de cette attitude face à la mère prostituée a secoué les idées reçues a présenté une autre facette de la prostitution. Le but c'était d'imposer le respect que ces femmes méritaient et ce « Madame » qui était destiné aux prostituées prenait le sens de la politesse. Madame Rosa devait affronter son passé où elle fut ruinée par la persécution des Nazis, surpasser le défi du temps qui coulait et surtout mener une lutte pour survivre. Ancienne prostituée, elle restait très attachée à son métier d'origine tout en considérant le sexe de l'homme comme : « l'ennemi du genre humain. »³ Elle a consacré sa vie à recevoir les enfants de femmes qui continuaient à se prostituer. Malgré la solitude, la vieillesse et le manque d'argent elle essayait de rester digne et forte. Le calvaire quotidien de cette femme malade obligée de monter les six étages sans ascenseur était pour elle : « l'ennemi public numéro un. »⁴ Mais, derrière cette réalité se dévoile l'histoire de sa vie, de son passé, l'effort d'affronter les difficultés. Les six étages représentaient chaque pas difficile et le manque d'ascenseur l'absence de tendresse dans sa vie. Le petit Momo était un miracle pour elle, un cadeau précieux que le destin lui avait offert au coucher de sa vie pour la garder vivante, une force intime qui lui avait donné le sens perdu de l'amour et de la

¹ *Ibid.* P. 46

² R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 51.

³ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, p. 72.

⁴ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 79.

joie, surtout un motif qui lui avait permis de persévéérer. La dégradation physique et mentale de Madame Rosa se mêlait avec la souffrance psychologique d'un enfant. Gary a pu frôler la perfection du statut d'écrivain et d'homme en montrant une relation où l'un complétait le vide de l'autre. Le petit Momo à travers sa description illustrait le portrait d'une vieille femme qui disposait d'une âme innocente et sincère : « La première chose qu'il aurait dû faire en se réveillant, c'est d'aller pisser, parce qu'il y en a à son âge qui ne peuvent plus pisser pour des raisons prostatiques. Il pissait comme un roi. »¹ La déféminisation d'une femme qui a pu survivre grâce à sa beauté et son charme était une torture pour elle, un élément qui la conduisait vers la mort. Mais, Madame Rosa parvient à accepter l'humiliation de son corps grâce à l'amour de Momo. Dans *La vie devant soi*, une femme puissante devient incapable de s'occuper d'elle-même en se plongeant dans une régression infantile. C'est par le corps plus que par ses propres mots que la déchéance et les sentiments de Madame Rosa sont exprimés. Le portrait de Madame Rosa s'avérait parfois monstrueux à cause de sa déchéance physique puisque elle avait perdu sa puissance, c'est-à-dire sa beauté extérieure. Plus profondément surgie de l'inconscient, la terrible image de Rosa nue, corps obscène, hypertrophié, où se renversaient et se confondaient les hiérarchies corporelles, renvoyait à quelque fantasme effrayant de "Tête de Méduse" dans lequel Freud percevait l'effroi du garçon devant la castration. Mais pour Momo chaque prostituée symbolisait le sacrifice éternel et la force d'une lionne : « Madame Rosa disait que c'est la loi de la jungle et si la lionne ne défendait pas ses petits, personne ne lui ferait confiance. »² Comme Momo relate : « Elle a besoin de plus d'elle-même que les autres. Lorsqu'il n'y a personne pour vous aimer autour, ça devient de la graisse. »³ Cette graisse qui symbolisait le vide dans son âme et son passé se transformait en des cicatrices qui pouvaient s'effacer grâce à la présence de Momo. Un petit enfant, qui devient lui-même mère pour elle et âme protectrice en l'accompagnant jusqu'à la fin de sa vie.

Momo était le cadeau en or que la vie a pu offrir à cette femme seule et abandonnée dans le sillage du temps et du destin. La responsabilité maternelle arrivait jusqu'à l'hallucination de Madame Rosa pour la santé de son Momo et l'angoisse de ne pas perdre cet objet précieux qui la gardait vivante. Comme un malade en état de

¹ *Ibid.* p. 80

² M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, p. 66.

³ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 86.

réanimation qui trouve son oxygène, son remède précoce réside dans l'amour de l'enfant. La solidarité atteint son sommet et une liaison innocente et dépendante se dévoile à travers *La vie devant soi*. La narration de Momo le soulignait : « Je savais donc que je représentais pour Madame Rosa quelque chose de solide et qu'elle y regarderait à deux fois avant de faire sortir le loup des bois. »¹ Une femme qui jusqu'à ce moment cherchait à trouver le bonheur dans les tranquillisants et la drogue, a vu enfin sa vie reprendre. En plus, le petit Momo symbolisait la jeunesse dans la vie de Madame Rosa, une jeunesse pour tous les deux égarée, en manque de repères et d'éducation, tout en faisant preuve d'humanisme et de fraternité. Les crises de violence et les larmes se transformaient en actes de générosité et de tendresse. Madame Rosa qui avait la vie derrière elle et la mort devant elle portait tout espoir en Momo : « Depuis que je suis sortie d'Auschwitz je n'ai eu que des ennuis. »² Momo éprouvait de la tendresse, de la compassion pour une femme vaincue par la vie et le temps, pour cette « bonne pute au grand cœur », cette rescapée de la Shoah. Le sourire de Momo était une arme pour supporter la violence du monde et le dénuement tragique de sa vie. Même lorsque Momo se transformait en une prostituée, elle voyait en lui, sa renaissance, son charme qui emportait les hommes. De même, nous devons apprécier le choix de Momo qui a voulu jouer le rôle de la prostituée, fait qui donnait de l'ampleur à son attitude envers la prostitution. Selon Degoulet : « Momo devient « proxynète » ayant pour lui la fonction de protéger les femmes et à défaut de pouvoir exercer ce métier décide de jouer le rôle du proxénète. »³

À travers la figure maternelle de Madame Rosa nous constatons que la littérature a la force de montrer les sentiments de tendresse qui se trouvent dans l'âme d'une prostituée. La maternité dans la littérature est un enjeu difficile à codifier même si des femmes prostituées se sont prononcées sur leur vie et l'importance de la maternité. Pour une femme, l'attachement à un homme est chose rare à cause de la violence virile tandis que l'innocence de l'amour juvénile est un signe d'affection. Les femmes qui se défendaient et passaient leur vie sur le trottoir de Belleville revenaient le week-end pour prendre leurs enfants. La nuit elles se mettaient du parfum derrière les oreilles, elles se retrouvaient rue Pigalle et rue Blanche et se préparaient pour s'adonner au métier tandis que le week-end elles retrouvaient leur vérité humaine.

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 22.

² *Ibid.* p. 23

³ M. Degoulet, *La vie devant soi*, Paris, Ellipses, p. 73.

Grâce à Momo une ex-prostituée avait retrouvé son âme perdue et sa richesse sentimentale. Nous rencontrons d'autres femmes prostituées dans la littérature qui éprouvaient de l'affection maternelle en prouvant que le filtre maternel constituait un aspect de leur innocence. L'exemple de Nana de Zola en est une preuve. Nana avait une mauvaise réputation à cause de sa vie : « Ce qui demeurait chez elle était un appétit de dépense toujours éveillé, un dédain naturel de l'homme qui payait, un continual caprice de mangeuse et de gâcheuse, fière de la ruine de ses amants. »¹ Pourtant son petit Louis constituait le bonheur qui remplissait le vide de son âme. Il était difficile pour une femme prostituée de maîtriser ses sentiments et Nana montrait son affection à travers des crises de maternité. Elle essayait de donner son amour au petit Louis mais sa vie et son métier étaient une entrave pour assumer le rôle de la mère : « elle suppliait sa tante d'amener le petit Louis. De Paris à Orléans, en wagon, elle ne parla que de ça, les yeux humides, mêlant les fleurs, les oiseaux et son enfant, dans une soudaine crise de maternité. »² Des sentiments qui illustraient la joie d'une mère qui attendait son fils, l'image d'une femme qui voyait en son enfant la beauté de la vie. Même si elle avait choisi ce métier et cette manière de vie, Nana restait une mère fière de son fils. Une prostituée peut être d'abord une âme riche en sentiments, en principes, en rêves, une âme qui lutte face au regard injuste de la société. Nana luttait face aux démons de sa vie et Madame Rosa face à la sénilité qui frappait à la porte de sa vie.

Nous parvenons à constater que la figure de la maternité dans la prostitution s'appuie sur un combat intime, entre soi et soi. Une femme qui essaye de retrouver son identité perdue dans le néant de sa vie et un enfant qui essaye de retrouver la chaleur du foyer familial. Se défendre c'est survivre : « l'obsession de ceux qui sont dans la merde. »³ Les propos du petit Momo exprimaient un raisonnement et une opposition, ne pas avorter rimait avec génocide à cause de la souffrance des femmes qui vivaient sans leurs enfants : « Le jour où ma mère ne s'était pas fait avorter, c'était du génocide. »⁴ L'évasion d'une femme rattrapée par son métier et ses peurs trouvait son sens dans sa fonction de mère. Elle se sentait délivrée en brisant les chaînes de son âme tout en retrouvant la joie de vivre. L'attitude de Momo expliquait pourquoi une femme qui était ex-prostituée se sentait reconnaissante au rôle en tant que mère :

¹ E. Zola, *Nana*, Editions Gallimard, Paris, 2002, p. 346.

² *Ibid.* p. 197

³ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 52.

⁴ *Ibid.* p. 70

« Tous les matins je faisais faire de la marche à pied à Madame Rosa pour la dégourdir... appuyée sur mon épaule pour ne pas se rouiller. »¹ Un enfant qui devient maître de soi-même et sacrifie sa jeunesse pour soigner une femme impuissante afin qu'elle ne prenne pas la forme habituelle d'une vieille dame condamnée à être la proie de la criminalité du temps. Momo était pour Madame Rosa le point de sa résurrection et de son existence. À la fin de sa vie, elle a senti une main appuyée sur son épaule et un souffle d'amour dans son âme.

4. La contribution de Madame Rosa dans la formation de Momo

4.1 Les caractéristiques de Madame Rosa en tant que mère

À travers cette unité, nous arrivons au bout de notre pensée sur la figure de la maternité incarnée par une prostituée. Une femme qui se prostituait pour assurer son existence, comme Madame Rosa renie son métier pour sauver l'honneur de la maternité. Même si cette ancienne « pute » trouvait dans son passé de prostituée sa gloire perdue, elle montrait vers la fin de ses jours qu'en elle-même il y avait du cœur et de la dignité. La conversation entre Momo et Madame Rosa semble être la réponse à notre recherche, l'âme d'une mère qui dépasse les traces d'une prostituée : « Qu'est-ce que ta vas devenir sans moi, Momo ? [...], tu es un beau petit garçon, il faut te méfier. Promets-moi que tu ne vas pas te défendre avec ton cul. »² La prostitution qui symbolisait sa vie et son passé était l'expérience tandis que l'avenir de Momo était le sens de sa vie. Elle voulait protéger l'innocence de son enfant en l'empêchant de suivre le même chemin que ces femmes désespérées. Madame Rosa n'a jamais cessé de penser à ses années de prostitution mais le fait d'être prostituée ne signifiait pas que son âme était dépourvue de tendresse. Parfois, elle demandait à Momo de lui trouver une perruque avec de vrais cheveux pour se sentir belle. À cause de son âge, le temps affaiblissait sa prestance et elle remontait dans le passé pour reprendre courage. Se prostituer est parfois plus sincère et plus digne que de se défendre avec

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 230.

² *Ibid.* p. 137

une âme pourrie. Cette femme à travers les yeux du petit Momo, a trouvé le trésor caché de son côté sensible et tendre : « Madame Rosa, disait que les femmes qui se défendent n'ont pas assez de soutien moral. Elles ont besoin de leurs enfants pour vivre. »¹

Au début, Madame Rosa, avait l'angoisse d'une femme qui accueillait des enfants des femmes prostituées et se montrait comme une femme dure, sévère et insensible. Mais, peu à peu, nous nous rendons compte de l'angoisse que la responsabilité maternelle avait apportée dans sa vie. Elle commençait à s'inquiéter de Momo, à avoir peur avant qu'il rentre à la maison, à se tourmenter à propos de sa condition sanitaire. La narration de Momo mettait en avant ce comportement de Madame Rosa : « Quand Madame Rosa se réveillait de peur, entrer et faisait régner la lumière, elle voyait qu'on était couché en paix. »² Nous avons l'image de l'inquiétude d'une mère qui veille sur ses enfants, qui constitue le rocher qui reste dans sa position pour les protéger à tout moment et à tout prix. Une femme seule dans la vie trouve la force et le courage de se relever pour assumer le rôle fondamental de la mère. En luttant contre ses ennuis et ses peurs elle voit au bout du tunnel de sa misère, le soleil brillant, la lumière de l'amour grâce à Momo : « Il faisait déjà nuit et Madame Rosa commençait peut-être à avoir peur parce que je n'étais pas là. »³ Le cœur d'une mère qui bat toujours quand son fils précieux est absent. La sénilité qui portait en elle le sentiment de maternité. Au lieu d'avoir peur de mourir, elle craignait de voir son enfant souffrir. Madame Rosa a remporté la plus grande bataille de son histoire, celle de devenir mère avant sa mort. Le dévouement de Momo pendant qu'elle souffrait de la sénilité débile constituait pour elle le plus beau souvenir de sa vie, pour la première fois l'amour lui frappait à la porte et peut-être lui offrait une vie heureuse pour l'éternité. Ses mots en font la preuve : « Momo, je ne veux pas aller à l'hôpital, ils vont me torturer »,⁴ c'est le sentiment de sécurité que Momo lui donnait. Momo, serait le seul homme dans sa vie à ne pas torturer son âme.

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 28.

² *Ibid.* p. 70

³ *Ibid.* p. 129

⁴ *Ibid.* p. 190

4.2 Belleville, mosaïque de cultures

Il est difficile d'aborder et de définir la notion de la diversité au sein de la société puisque l'humanité se base sur le principe du respect de l'autre et de la différence. Selon Milena Doytcheva : « La notion de diversité est explicitement adossée au principe de non-discrimination... C'est tenir compte de tous les profils humains qui existent dans la société, et pouvoir les intégrer dans l'entreprise dans la société. »¹ L'enjeu majeur de notre temps, c'est la coexistence des différents groupes ethniques, fait qui apporte un mélange culturel et contribue à ce que nous appelons mosaïque des populations. La diversité désigne la variété de profils humains qui peuvent exister au sein d'une société tout en acceptant l'autre. L'ombre de la diversité était toujours la discrimination sociale, raciale, sexuelle. Dans notre recherche, nous allons présenter l'exemple de Belleville, quartier parisien qui était la preuve d'une mosaïque culturelle et sociale. Des Juifs, des Arabes, des Nord-Africains, des malades, des travestis, des prostituées, tous coexistaient en essayant d'accepter de survivre en harmonie. Belleville représentait le cosmopolitisme et la multiculturalité, deux notions formatrices pour Momo et symboliques pour Gary. Nous tâcherons d'illustrer l'élément de la diversité de Belleville en faisant allusion à son histoire et à son rapport avec *La vie devant soi*. L'histoire dit que l'ancien village, aujourd'hui Belleville, a été formé au Moyen Âge sur les élévations viticoles des grandes abbayes parisiennes et que les Parisiens y allaient le dimanche pour y boire du vin, et surtout la célèbre « piquette », un bon vin, jeune et pétillant. Belleville, portait un regard accueillant sur les différentes classes de la société parisienne dès le XVIIIème siècle. En consultant nos repères historiques : « Les classes moins aisées le fréquentait à la recherche de divertissement bon marché, et la bourgeoisie cherchait à s'encanailler au contact exotique et excitant du divertissement populaire. »² C'était un quartier de fêtes avec des tavernes, des cabarets, des salles de fêtes, des guinguettes. Mais, après l'urbanisation de Paris et l'avènement de la transformation haussmannienne, Belleville devient un lieu d'accueil pour les ouvriers et les classes

¹ Milena Doytcheva, « *Usages français de la notion de diversité : permanence et actualité d'un débat.* », Sociologie, 3 février 2011, [page consultée le 22 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/journal-sociologie-2010-4-page-423.htm>

² Tania da Rocha Pita, « *Belleville, un quartier divers* », sociétés, 1 avril 2008, [page consultée le 26 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-societes-2007-3-page-39.htm>

inférieures. Belleville acquiert après la Commune une mauvaise réputation parce qu'il est devenu le refuge d'une population dite « marginalisée ». Le XX^e siècle est marqué par l'immigration, les guerres et la déportation et Belleville prend la forme d'un quartier qui au fil du temps devient le foyer des nations.

Belleville constituait un lieu de réception et d'installation : « Vers 1920 s'installent des Grecs, des Juifs polonais et des Amérindiens, ils travaillent surtout dans la confection de chaussures. À partir de 1960, de nouveaux immigrés arrivent d'Afrique du Nord, d'Algérie et de Tunisie. »¹ Jusqu'aux années cinquante-six, jusqu'à la guerre d'Algérie, tous vivaient en bon voisinage. Après avec les tensions que la guerre d'Algérie avait suscitées, il y a eu des coups et des conflits. Nous voyons que dans *La vie devant soi*, il y a une lutte entre le rejet et la fraternité qui forment le cosmopolitisme à Belleville. Selon Momo : « Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville. »² La rue Bisson constituait la preuve de cette mosaïque culturelle. « Il y a trois foyers noirs rue Bisson et deux autres où ils vivent par tribus, Il y a surtout les Sarakollé et les Toucouleurs. Le reste de la rue est surtout juif et arabe. »³ À travers Momo et ses relations avec les habitants du quartier nous avons une idée précise du cosmopolitisme et de la diversité qui prônait au sein du quartier. De Monsieur Aboua qui venait d'Ivoire, de Mahoute qui venait d'Alger jusqu'à Michel qui avait des parents vietnamiens et à Madame Lola qui venait du Sénégal, nous pouvons comprendre qu'un habitant de Belleville devait respecter la diversité. Momo en observant les gens du quartier et leurs traditions illustrait le caractère multiculturel du quartier. « Monsieur Hamil portait toujours une jellaba grise. »⁴ La rencontre de Momo avec Madame Lola qui était une travestie désignée comme : « une personne » pas comme tout le monde⁵ constitue une preuve de cette diversité. Momo acceptait le personnage de la travestie qui venait du Sénégal, qui était champion de boxe et au lieu de condamner la différence et l'altérité, il voyait en elle l'image de l'humanité et de la fraternité. Il respectait Madame Lola et la caractérisait comme : « une véritable personne humaine. »⁶ Pourtant nous apercevons que Belleville à travers Momo constituait un endroit où la discrimination sociale et raciale ainsi que le rejet de tout être faible et pauvre humiliait l'homme. Les conditions de vie condamnaient ses

¹ *Ibid.*

² R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 11.

³ *Ibid.* p. 12

⁴ *Ibid.* p. 11

⁵ *Ibid.* p. 143

⁶ *Ibid.* p. 208

habitants à de mauvaises conditions sanitaires et à la privation du droit à la dignité. L'appartement dans lequel Momo vivait était marqué par l'insalubrité et la misère, une réalité qui existait partout à Belleville. La narration de Momo prouvait cette réalité : « Il y a des foyers noirs où ils sont cent-vingt avec huit par chambre et un seul W.C. Il y avait un foyer où on asphyxait les Sénégalais avec des poêles à charbon en les mettant dans une chambre avec les fenêtres fermées et le lendemain ils étaient morts. »¹ Les données que nous avons consultées renforcent l'image conçue de Belleville par Momo. À l'époque : « Plusieurs habitants, surtout du Bas Belleville attendent avec impatience le moment de quitter leur logement insalubre pour déménager un peu plus loin dans leur propre quartier, dans un appartement renouvelé. »² Belleville a accueilli les exclus de la ville de Paris, les provinciaux et aussi les immigrés qui venaient des quatre coins du monde. Son image d'aujourd'hui est plutôt celle d'une « Babylone », composée par une population diverse et une multiplicité de langues. Pour affronter cette couleur multiculturelle, il fallait accepter le présent et respecter l'autre tout en gardant vivant le passé. Cohabitant dans un même espace urbain, les habitants de Belleville, natifs de pays différents, ont appris à se partager l'espace et à vivre ensemble : « Belleville est un patchwork de mémoire et de culture et les étrangers vivent dans cette éternelle recherche d'enracinement. »³ La rue de Belleville est une zone chinoise composée de commerces asiatiques : restaurants, supermarchés, coiffeurs, bijoutier, tandis que le Bas Belleville est marqué par une forte population de Noirs qui habitent dans les bâtiments insalubres. Ce quartier qui avait la réputation du quartier isolé et populaire est apprécié par des artistes qui trouvent un exotisme dans ce mélange culturel. Belleville était aussi le quartier d'Édith Piaf et de Maurice Chevalier ainsi que le lieu de tournages cinématographiques. Le *Casque d'Or* de Jacques Becker avec Simone Signoret ainsi que *Le ballon rouge*, d'Albert Lamorisse, qui a obtenu la Palme d'Or au festival de Cannes avaient opté pour le décor de Belleville. Le Parc de Belleville est le lieu le plus vivant du quartier ainsi que le marché qui s'installe au boulevard de Belleville, la rue Ramponneau et la rue Belleville constituent des lieux de divertissement et de convivialité. Dans ces endroits avait lieu le carnaval et se déroulaient des rituels qui donnaient de la fraîcheur et du divertissement aux gens. D'après notre recherche :

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p33.

² Tania da Rocha Pita, « *Belleville, un quartier divers* », sociétés, 1 avril 2008, [page consultée le 26 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-societes-2007-3-page-39.htm>

³ *Ibid.*

« Le soir du mardi gras, des personnes déguisées se promenaient, redescendaient le lendemain matin, le mercredi des Cendres, pour aller jusqu’aux grands boulevards Haussmanniens »¹ Belleville a été transformé plusieurs fois selon les visages du temps : après l’époque des monastères, est venue l’époque des guinguettes pour ensuite accueillir la Commune et enfin les émigrés. Cela lui donne aujourd’hui son image de ville cosmopolite où ces différentes personnes forment des tribus selon leurs cultures.

4.3 La relation entre une juive et un musulman

La vie devant soi reste gravée dans l’histoire littéraire grâce au lien tissé entre une juive, déportée d’Auschwitz pendant la rafle des Nazis, et un petit musulman, Momo. L’amour et la solidarité se sont imposés face à la haine et les différences entre ces deux religions. Les enfants accueillis par Madame Rosa font preuve eux aussi de cette coexistence sereine. Mohammed un musulman, « un bon musulman » selon Madame Rosa tisse un lien fraternel avec Moïse un enfant de confession juive. Un Français était une surprise puisque la majorité de la population venait d’ailleurs : « Il y avait aussi de passage Antoine qui était un vrai Français et le seul d’origine et on le regardait tous pour voir comment c’est fait. »² Madame Rosa étant née en Pologne, de confession Juive mais s’étant défendue au Maroc et en Algérie, connaissait la mentalité et la langue arabe. Les malheurs de la guerre, du métier et de la déportation ont rendu Madame Rosa plus tendre envers les autres. La relation tissée entre les deux garçons était liée à leur ancienneté chez la vieille femme et ils étaient ceux qui partageaient le plus son intimité. À travers ce constat nous sommes devant une image fondamentale, celle de deux enfants d’origines différentes, de deux amis qui reçoivent l’amour maternel. Pour Gary, c’est la réponse à toute sorte de discrimination et de rejet. D’après les propos de Madame Rosa : « tout le monde est égaux quand on est dans la merde et si les Juifs et les Arabes se cassent la gueule, c’est parce qu’il ne faut pas croire qu’ils sont différents des autres et c’est la fraternité qui fait ça. »³ Le docteur Katz était bien connu de tous les Juifs et Arabes autour de la rue Bisson pour sa charité chrétienne et il soignait tout le monde du matin au soir, en guise de

¹ Tania da Rocha Pita, « *Belleville, un quartier divers* », sociétés, 1 avril 2008, [page consultée le 26 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-societes-2007-3-page-39.htm>

² R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p40

³ *Ibid.* p.53

solidarité et d'humanisme. Les conversations entre Madame Rosa et Momo sous-entendent que la valeur humaine dépasse les différences et l'animosité. « Elle disait tout le temps Oeil ! Oeil !, c'est le cri du cœur juif quand ils ont mal quelque part, chez les Arabes c'est très différent, nous disons Khai Khai ! »¹ D'autres civilisations d'origines différentes cohabitaient, comme Banania qui venait de l'Afrique noire et Michel qui était d'origine vietnamienne. Momo à travers sa narration illustrait les liens très forts qui existaient entre les citoyens de la même couleur : « C'est moi qui étais chargé de conduire Banania dans les foyers africains de la rue Bisson pour qu'il voie du noir, Madame Rosa y tenait beaucoup. »² Le sourire de Banania était une arme pour supporter la violence du monde et dépasser les différences identitaires. Momo s'occupait de lui en apprenant que la vie était à tous et que la fraternité apportait la justice humaine. L'exemple de Madame Rosa qui, au moment où elle s'énervait et se souvenait d'Auschwitz en chialant, se montrait correcte sur le plan raciste, symbolisait la valeur de la fraternité : « Elle me faisait lire le Koran, car Madame Rosa disait que c'était bon pour les Arabes. »³ Nous constatons que la liaison de solidarité entre une juive et un musulman prouve que dans la misère les différences s'estompent et les apparences et les croyances s'effacent.

4.5 Le parcours initiatique de Momo

Momo fait preuve de bravoure, de puissance mentale et poursuit un parcours initiatique. Un petit enfant qui devait affronter des épreuves difficiles et entrer dans un monde cruel et égoïste, insensible étranger au rêve et au bonheur. L'identité de Momo est un obstacle dur à accepter. Le combat pour la survie arrive très tôt dans la vie pour un enfant de dix ans. Momo était un jeune Arabe de dix ans qui se rendait compte que son âge était faux tout en ignorant son origine et son identité : « De toute façon, ça n'avait pas d'importance le certificat qui prouvait que j'étais né en règle était faux. »⁴ Momo, comme chaque enfant, désirait un abri de tendresse, de joie, d'amour parental mais le destin l'avait obligé à mener une lutte pour devenir quelqu'un, pour gagner sa place dans le monde, pour trouver quelques preuves de chaleur humaine. Il était pris

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p103.

² *Ibid.* p. 18

³ *Ibid.* p. 40

⁴ *Ibid.* p. 22

dans une quête familiale au cours de laquelle sa véritable famille ne correspondait pas à la famille idéale. La rencontre avec son père qui avait tué sa mère constituait pour un enfant un fait traumatisant. Malgré la naïveté du monde infantile, Momo comprend dès le début de sa vie qu'il est seul face à son avenir : « Je ne suis pas votre enfant et je ne suis pas un enfant du tout. Je suis un fils de pute et mon père a tué ma mère et quand on sait ça, on sait tout et on n'est plus un enfant du tout. »¹ Le tragique d'une âme innocente qui se trouvait dans un enfant privé d'affection. Les crises de violence, et l'attitude méprisante face à la valeur de l'argent désignaient à quel point son âme avait soif de vérité et d'attention.

Gary, sous le fardeau de Momo, met en valeur l'importance de notre identité, de notre famille qui forme l'être que nous deviendrons dans la société. En plus, au début il découvre la réalité maternelle sous un aspect cruel puisque Madame Rosa lui avoue qu'elle reçoit des mandats pour prendre soin de lui. Une réalité étonnante pour lui, insaisissable celle de la rencontre avec l'amour vénal. Mais, heureusement pour lui, la relation avec sa mère adoptive serait remplie d'affection et d'amour sincère. Si nous remontons à sa vie d'adolescent, nous pouvons comprendre pourquoi Momo incarnait une figure héroïque. Il est Émile Ajar qui représente Romain Gary à travers le parcours du petit Momo. Les attentes de sa mère Mina, l'exil et l'absence paternelle restaient intactes dans l'esprit de Gary.

L'autre épreuve formatrice dans ce parcours fut la rencontre avec le monde de la prostitution et de la femme. La femme sous l'aspect de la beauté et en même temps de la vieillesse et de la dégradation physique. D'abord, il était incapable de penser aux rapports entre un homme et une femme. Par ailleurs l'âge tendre et le côté naïf ôtaient toute sorte de tabou moral lié à cette profession. Il se voyait lui-même proxénète ce qui, dans sa conception était le protecteur de la femme : « Moi, si j'étais en mesure, je m'occuperai uniquement des vieilles putes parce que les jeunes ont des proxénètes mais les vieilles n'ont personne. »² Les mots qui viennent d'un petit enfant qui se voyait puissant et conscient malgré son âge suscitent une surprise. Aux yeux de Madame Rosa, apparaît le devoir de la protection et du sacrifice, comme un remerciement aux femmes qui se prostituaient afin que leurs enfants traversent une vie normale. Momo, comme Gary, ne voulait pas voir une vieille « pute abandonnée » pleurer dans la rue du temps et à la fin de sa vie. Le moment où Momo tente de se

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p45.

² *Ibid.* p. 136

mettre sur le trottoir pour exercer le métier de la prostituée est marquant. Il décrit : « J'essaye de me défendre. Je me peignais bien, je me mettais du parfum de Madame Rosa derrière les oreilles comme elle. »¹ En plus, dans l'œuvre nous nous référons à des prostituées clandestines, donc à des femmes passibles d'amendes et de prison. Des femmes qui se prostituaient et continuaient de travailler en douce dans les rues et ailleurs. Cependant, il était rare de voir un enfant de l'âge de Momo se mêler à la prostitution : « Il y avait des gens qui devenaient furieux et qui disaient que ce n'était pas permis de traiter un enfant de la sorte. »² La vie de Momo était comme un contrepoids au temps qui passe et contre lequel les hommes luttaient ensemble. La salle de montage que Momo venait de découvrir, symbolisait un autre monde qui pourrait être son monde. En devenant témoin de cette expérience Momo présente sa stupéfaction : « Les mots se mettaient aussi en marche arrière et disaient les choses à l'envers et ça faisait des sons mystérieux comme dans une langue que personne ne connaît pas. »³

Enfin, Momo va affronter la plus douloureuse épreuve de la vie, la mort. Le moment où il a dû réaliser que la vie n'est pas sans fin. Il parvient à demander au docteur Katz l'euthanasie pour Madame Rosa afin qu'elle ne souffre pas. Momo devient grand, muri brusquement et a l'audace d'utiliser ce mot, ce qui demande de la clairvoyance spirituelle. Il passe de la naïveté à la puissance morale, à la conscience humaine, à la responsabilité d'un enfant qui prend en main le sort de sa mère « adoptive ». Il arrive même à juger la médecine : « C'était la première fois que j'avais vraiment quatre ans de plus [...] Je ne vais pas la laisser devenir championne du monde des légumes pour faire plaisir à la médecine. »⁴ La figure de Momo constitue une preuve de force, de solidarité et de dévouement envers celui que nous aimons. L'amour pour Madame Rosa l'a fait rêver d'un monde plus humain, lui a donné l'envie de vivre, de sourire, de vouloir devenir quelqu'un et son parcours initiatique fut sa victoire face « au rien » de son identité. L'importance de la maternité chez Momo fut considérable puisque il devient responsable de son âme, de son existence. Au début, nous avons un enfant qui a peur, qui cherche à se consoler, à trouver l'amour familial : « Bon, je savais que j'avais toute la vie devant moi mais je

¹ R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p 80.

² *Ibid.* p. 77

³ *Ibid.* p. 123

⁴ *Ibid.* p. 236

n'allais pas me rendre malade pour ça. »¹ Quand il apprend que Madame Rosa était rémunérée pour l'héberger, il commence à avoir conscience de l'argent et de l'amour factice. Cette scène est essentielle pour Momo parce qu'elle marque sa première blessure et il devient témoin de la réalité. Le fait qu'une femme pouvait jouer le rôle maternel sans éprouver de la tendresse constituait un choc pour lui. Tout d'un coup, il entame le chemin dans la vraie vie plus tôt qu'il fallait. Les conseils et le comportement de Madame Rosa face aux épreuves de sa vie se sont gravés dans l'esprit du petit Momo. Il était l'aîné et il devait donner l'exemple aux autres enfants de la maison. Tout de suite, la présence des prostituées fut pour lui un choc mais également une entrée immédiate dans cette réalité insaisissable pour un enfant : « Vos mamans, vous avez la chance de ne pas les connaître, parce qu'à votre âge il y a encore la sensibilité, et c'est des putains. Tu sais ce que c'est, une putain ? »² Momo découvre la sexualité, le respect et la fraternité. Peu à peu, Momo va se forger des principes qui lui serviront pour s'orienter dans les ténèbres de la vie.

Encore un trait qui a contribué à sa formation fut l'opinion de Madame Rosa pour les autres peuples. Malgré son origine juive, elle s'était prononcée pour une égalité entre les peuples et Momo devait devenir un être solidaire à tous. La diversité culturelle et ethnique à Belleville lui a inculqué le principe de l'acceptation de l'autre sans regarder sa race et son origine. Le voyage de Momo au cœur d'un seul quartier lui a donné l'expérience adéquate pour devenir un homme capable d'aimer. Bien sûr, les épreuves de la sénilité et de la mort lui ont donné une autre conception de la vie. Les moments vécus auprès d'une femme juive dans ce trou juif l'ont formé de manière profonde et indélébile et l'ont rendu témoin de sa vie. Momo a pu saluer sa mère en lui montrant son dévouement à travers ce moment inconcevable : « J'ai allumé sept bougies comme c'est toujours chez les juifs et je me suis couché sur le matelas à côté d'elle. »³ Cette scène, avec les gestes de Momo, qui va reste couché auprès de la défunte pendant trois semaines, son dévouement et sa force d'âme est l'une des plus émouvantes de la littérature. La mort de Madame Rosa fut l'aube d'un nouveau combat afin que l'âme de cette femme ruinée tout au long de sa vie se repose en paix.

¹ *Ibid.* p. 133

² R. Gary, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p 23.

³ *Ibid.* p. 272

5. Gary et la Grèce

À travers notre référence à l'impact que l'œuvre de Gary a eu en Grèce nous désirons apporter une touche supplémentaire. Tout d'abord, il convient d'évoquer l'initiative prise par le Département de Langue et Littérature françaises de l'Université Aristote de Thessalonique qui a organisé un colloque pour célébrer la mémoire de Gary en décembre 2014 cent ans après sa naissance.¹ En plus une autre preuve de reconnaissance à son statut d'écrivain et d'homme fut la traduction de son œuvre en grec. Grâce à l'enquête de Titika Dimitroulia nous avons pu constater l'ampleur qu'a prise la réception de l'œuvre de Gary en Grèce. Nous montrons un échantillon en mettant en lumière l'exemple de Nassos Detzortzis et de Costas Theofanous qui ont traduit l'*Education européenne* en 1947 et en 1972 sous le titre *Ευρωπαϊκή θητεία* et d'André Vlachiotis et de Maria Papadima qui ont traduit la *promesse de l'aube* sous le titre, *H νπόσχεση της ανγής* en 1989 et en 2020. Par le biais de la traduction de Maria Papadima, nous nous rapprochons de la réalité du monde de Gary : « Υπηρέτησα τη Γαλλία με όλη μου την καρδιά, επειδή είναι ότι μου μένει από τη μητέρα μου, πέρα από μια μικρή φωτογραφία ταυτότητας. Υπηρέτησα την ανθρωπότητα με τον καλύτερο τρόπο »² Pour ce qui est du personnage de Madame Rosa et de l'œuvre emblématique, *La vie devant soi*, nous avons eu Anna Vagena qui, à travers une représentation au théâtre de Metaxourgio en 2014 a incarné la figure de Madame Rosa et deux jeunes enfants Ibrahim Hasan d'origine égyptienne et Marinos Rizk qui ont incarné le personnage du petit Momo. Cette représentation a illustré la valeur de Gary et a suscité une vague d'émotion au sein du public grec. Anna Vagena en choisissant un enfant qui venait d'Egypte a honoré Gary et sa conception de la diversité. La critique du chroniqueur du journal, *Kathimerini*, prouvait que l'œuvre de Gary avait bouleversé la société grecque : « Το έργο από μόνο του είναι κομμάτι της τέχνης του ανθρωπισμού, έμβλημα της τέχνης της

¹ «O Romain Gary (1914-1980) και η εποχή του: ημερίδα στη μνήμη του συγγραφέα με αφορμή τα εκατό χρόνια από τη γέννησή του», disponible sur : <https://www.auth.gr/video/17905/>

² R. Gary, *H νπόσχεση της ανγής*, Athènes, Εκδόσεις Στερέωμα, 2020, p. 411, traduction grecque, M. Papadima

αλληλεγγύης »¹ En Grèce nous avons eu deux mémoires de Master II qui ont été effectués au Département de Langue et Littérature françaises de l’Université nationale et capodistrienne d’Athènes. Catherine Zouni en 2008 a fait sa recherche sous le titre « Modernité et polyphonie dans Les Racines du ciel de Romain Gary » et Kanella Vourtsi en 2016 sous le titre « Aspects de la résistance dans Éducation européenne de Romain Gary ». Ces deux tentatives en question illustrent la volonté du monde intellectuel grec pour Romain Gary et ce que nous avons pu montrer n'est qu'un aspect de la réception de son œuvre. La société grecque a su étreindre l'univers et la personnalité de ce grand *artiste* de la vie.

Conclusion

Romain Gary a fait de sa vie une promesse qu'il a dû tenir et respecter jusqu'au bout du tunnel de sa vie. À travers notre recherche, nous avons essayé de tenir la promesse, une promesse à l'aube de chaque être humain qui cherche son identité et s'envole vers son avenir éternel. La figure maternelle incarnée par une femme héroïne, qui a sacrifié sa vie et son corps à l'autel de l'universalité du monde, portera toujours le nom de Madame Rosa. Chaque étape de sa vie était une blessure injuste, un rejet de son âme, un envahissement de son corps, une humiliation de son existence, une déportation atroce et une question d'identité. Six coups durs, qu'elle a dû encaisser dans sa vie. Les six étages que Madame Rosa devait monter symbolisaient, ces blessures en question. Madame Rosa a pu honorer le statut de la femme prostituée et c'était à nous de continuer sa mission, d'apprécier le statut d'une femme qui n'a jamais oublié son humanisme. Cette enquête a tenté de véhiculer le message de la solidarité et de l'amour, message qui exige responsabilité et conscience. La valeur de

¹ Nikos Vatopoulos, « *H ζωή μπροστά σου» στο Μεταξούργειο », Kathimerini, 3 janvier 2014, [page consultée le 5 septembre 2021], disponible sur : <https://www.kathimerini.gr/culture/507669/i-zoi-improsta-soy-sto-metaxoyrgeio/>*

la maternité symbolise la notion de la vie et contribue à un monde meilleur. Notre but à travers ce voyage était de répondre à la question de Mina la mère de Romain Gary, à cette question que chaque mère pose à son enfant en se sentant ruinée et seule : « Alors, tu as honte de ta vieille mère ? »¹ Nous avons voulu montrer que le rôle de la mère dans la vie rime avec l'oxygène qu'il nous faut pour vivre. Si nous avons honte de la figure maternelle, nous perdons notre identité et nos principes. Deux figures maternelles, deux visages affaiblis au fil du temps et deux fils qui devaient tenir au combat de la vie pour les remercier. Madame Rosa fut l'exemple d'une femme qui a rajeuni à la fin de sa vie pour accomplir son devoir maternel envers l'enfant qu'elle a affectivement adoptée. La société condamne la femme prostituée, montre son visage atroce mais devant le rêve de la maternité c'est elle qui écrase le monde entier. Le petit Momo a fait renaître de ses cendres une femme qui se sentait morte tout au long de son existence. L'amour et la vie l'ont trahie mais l'espoir jamais. Momo a fait pleurer l'âme de Madame Rosa et Madame Rosa a fait pleurer l'humanité. Aucun métier ne peut remplacer l'amour qui provoque une vague de sentiments et de passion. Gary a réussi à montrer que la prostituée peut faire preuve de la force d'âme nécessaire dans le combat de la vie. Les prostituées comme nous avons vu dans l'œuvre de Maupassant, *Boule de suif*, peuvent sauver le monde, peuvent gagner la guerre parce que chaque seconde de leur existence est une guerre sans faille. Ces femmes gardaient toujours l'espoir secret du bonheur parce elles l'avaient acquis dans la misère et dans la pauvreté. Depuis qu'elles étaient ruinées, elles ne redoutaient pas la ruine du temps. Il n'est pas nécessaire d'avoir des raisons, pour avoir besoin d'entendre le mot *aimer*. Madame Rosa sera pour toujours la mère de tous les abandonnés de ce monde et Romain Gary le symbole du fils idéal.

¹ R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p 66.

Bibliographie

ANTUNES-SIMOES, Lise *Passionnée romancière du XIX siècle*. 2019, [page consultée le 17 juin 2021], disponible sur : www.liseantunessimoes.com

Anzieu-Premmereur Christine, Fondements maternels de la vie psychique. *Revue française de psychanalyse*, 2 février 2012, [page consultée le 2 juin 2021]. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-5-page-1449.htm>

BENHAMOU Noëlle *La fille Elisa, une prostituée atypique* , Cahiers Edmond et Jules de Goncourt, 2009, [page consultée le 28 mai 2021], disponible sur : https://www.persee.fr/doc/cejdg_1243-8170_2009_num_1_16_1015

BERLIÈRE, Jean-Marc, *La police des mœurs sous la IIIe République*, 1992, [page consultée le 17 juin 2021], disponible sur : https://www.persee.fr/doc/r1848_0765-0191_1993_num_9_1_2176_t1_0118_0000_2

BERNARD, Marc, *Zola*. Paris, , Editions du Seuil, 1988

BONA Dominique. *Gary, l'homme qui aimait les femmes*, *Le Point*, 7 décembre 2010, [page consultée le 7 avril 2021], disponible sur : https://www.lepoint.fr/culture/gary-l-homme-qui-aimait-les-femmes-07-12-2010-1272167_3.php

BOISEN John, *La conception du temps chez Romain Gary* , Revue Romane, 18 juin 2008, [page consultée le 10 juin 2021], disponible sur : https://www.academia.edu/841456/Laconception_du_temps_chez_Romain_Gary

BRUN Danièle, *Et la maternité créa la mère*, Imaginaire et Inconscient, 13 mars 2014, [page consultée le 21 août 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2013-2-page-39.htm>

DA ROCHA PITA Tania, *Belleville, un quartier divers* , sociétés, 1 avril 2008, [page consultée le 26 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-societes-2007-3-page-39.htm>

DE GONCOURT Edmond, *La fille Élisa* , Bibliothèque nationale de France, 23 juillet 2007, [page consultée le 8 juin 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626848j.image>

DE MAUPASSANT Guy, *Bel-Ami*. Paris, Gallimard, 1973

DE MAUPASSANT, Guy, *Boule de suif*, Paris, Gallimard., 1999

Debray, *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Bibliothèque Nationale de France, 15 octobre 2007, [page consultée le 20 mai 2021], disponible sur :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75376p.texteImage>

DEGOULET Miguel, *La vie devant soi*, Paris, Editions-Ellipses,2015

DELAISEMENT Gérard, *Bel-Am*, Paris, Hatier, 1972

DOYTCHEVA Milena *Usages français de la notion de diversité : permanence et actualité d'un débat*, Sociologie, 3 février 2011, [page consultée le 22 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/journal-sociologie-2010-4-page-423.htm>

AYERBE Christian, DUPRÉ la Tour Mireille, HENRY Philippe, VEY Brigitte. *Évolution des formes et des lieux de prostitution*, Prostitution guide pour un accompagnement social, 1 avril 2012, [page consultée le 6 juin 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/prostitution-guide-pour-un-accompagnement-social--9782749214740-page-21.htm>

FILLOUX, Janine, *La peur du féminin: de la tête de Méduse à La feminité, Topique*, [page consultée le 10 juin 2021], disponible sur :
<https://www.cairn.info/revue-topique-2002-1-page-103.htm>

GARY Romain, *Éducation européenne*, Paris, Éditions Gallimard, 1956

GARY Romain, *La nuit sera calme*. Paris, Folio, 1974

GARY Romain, *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975

GARY Romain, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976

GARY Romain, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1980,

GARY Romain, *Clair de femme*, Paris. Folio, 1983

Gary Romain, *Η υπόσχεση της ανγής*, Athènes, Εκδόσεις Στερέωμα, 2020, p. 411, traduction grecque, M. Papadima

GOMBROWICZ W, *La pornographie*, Paris, Gallimard, 1995

LASCAR Alex, *La courtisane romantique (1830-1850) : solitude et ambiguïté d'un personnage romanesque*, Revue d'histoire littéraire de la France, 1 octobre 2007, [page consultée le 25 mai 2021], disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2001-4-page-1193.htm>

MONTÉMONT, Albert, «*Les filles publiques de Paris et la police qui les régit précédées d'une notice historique sur la prostitution chez les divers peuples de la terre*», Bibliothèque nationale de France, 17 décembre 2012, [page consultée le 5 juin 2021], disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6382058z.texteImage>

SOLÉ Jacques, *L'âge d'or de la prostitution*, Bibliothèque Nationale de France, le 5 juin 2016, [page consultée le 26 mai 2021], disponible sur :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3328139j.texteImage>

SPIRE K, *Monsieur Romain Gary*, Paris, Gallimard, 2021

TOURNIER Michel, *Le Vol du vampire*, Paris, Folio, 1994

VATOPOULOS Nikos, «Η ζωή μπροστά σου στο Μεταξούργειο », Kathimerini, 3 janvier 2014, [page consultée le 5 septembre 2021], disponible sur :
<https://www.kathimerini.gr/culture/507669/i-zoi-mprosta-soy-sto-metaxoyrgeio/>

VOISIN-FOUGÈRE, M.-A. (1999). *Zola, au bonheur des dames*. Paris: GF
Flammarion.

ZOLA Émile, , *Nana*, Paris, G. Charpentier, 1880